

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} au 15 de chaque mois)
France... Un an, 33 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger... Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGBAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

Nouveaux succès britanniques entre l'Ancre et la Somme



Après un violent bombardement, qui ne dura pas moins de cinquante heures, les troupes britanniques ont repris l'offensive dimanche matin sur la partie de leur front comprise entre Thiepval et le nord d'Hardecourt. Un combat acharné se poursuit, principalement à Longueval, aux abords de Guillemont et à Pozières. Nos alliés signalent un important succès aux environs de ce village dont une grande partie a pu être occupée par eux malgré une vigoureuse résistance de l'ennemi.

LES FOINS

Ici, dès l'arrivée, on sent le cours de la vie, ralenti, élargi, couler sans ride d'un bord à l'autre des longues journées. Juillet : l'herbe a fini de croître, la feuille ne grandit plus, les couvées emplumées ont pris leur vol; l'été, à son apogée, semble mourir d'une fastueuse mort, arrêté en pleine richesse par la flèche d'un soleil sans merci.

Comme il resplendit, ce juillet limousin, aux yeux sevrés depuis trois ans d'azur, de vert, de terre sanguine ! Chaque heure fête tous les sens. Un son, nombreux comme le halètement du sang dans la conque des oreilles, accourt de tout l'horizon visible, s'étale en nappe d'harmonie égale, nourrie, que crèvent de moment en moment, le cri d'un coq, un meuglement nonchalant, une cigale, un geai... L'air embrasé tremble sur les prés comme une aile transparente. Au bord de la rivière, les vernes à la feuille froide protègent la reine-des-prés, le chanvre rose et la saponaire, si mêlés qu'on cueille ensemble leurs tiges amères et leur bouquet un peu fade, blanc, rose et mauve... Un sentier, que la menthe argente, est une voie de parfums, rabattus au ras du sol par l'encens orangé d'un tilleul en fleurs...

Du lait, sous la vache brune, mousse, doré, dans le gobelet fourré que nous tendons au berger. Les poires tavelées jaunissent, la dure pêche prête au vent brûlant sa joue sombre. Froissons, au passage, l'estragon, le thym et la sauge, et coupons, pour honorer la grande salle, fraîche derrière ses volets clos, la fleur royale, bleue comme la flamme de l'alcool, des arlichauds épanouis... Au loin, un champ de blé, hier vert, sera jaune demain...

Abondance des biens dispensés par la pluie, mûris par le soleil ! Quelles louanges vous donner, qui ne soient pas indignes ? Nos cœurs, surmenés et contraints depuis trois ans, se dilatent peureusement, remercient avec crainte toutes choses, — toutes choses épargnées par la guerre, éloignées miraculeusement de la guerre...

Épargnées ? Hélas ! le foin est encore sur les prés, debout ici, là couché par vingt averses, ailleurs fauché et jaunissant. Les pluies tardives sont taries enfin, et les femmes, les vieillards, se lamentent sans paroles devant un trésor que des bras d'hommes devraient sans délai étreindre, lier, abriter dans les fenils embaumés — et des bras d'hommes robustes et rapides ! Parfois la faux suffit, mais souvent l'herbe consternée réclame l'antique faucille. Des bras d'hommes, pour râtelier et charger, entre deux orages, la toison coupée de ces longs prés de rivière...

Victorieuses jusqu'à présent, les femmes, pliant sous l'excès de travail, diminuées par la solitude, sont près de faiblir. Juin ruisselant a mis en péril la vie, vienne l'hiver, du bétail et des chevaux.

Les secours sont trop rares, et tardent trop. Pourtant nous avons l'exemple des râteliers enfants qui, tous travaillent aux foins qu'on a pu faucher. Dix ans, celui-là ? Et huit ans, celui-ci ? Peut-être moins. Mais regardez donc ce vieux faneur, suivi, comme de son ombre courte, d'un marmot de quatre ans, qui manie un râteau à sa taille...

N'importe, elle est bien légère, la bouchée de foin que portent, vers les charrettes, de si jeunes bras. Sauvera-t-on la récolte, inondée, puis séchée, puis battue de nouveau par la grêle, et dont les remous jaunissants fermentent ?... L'odeur, l'odeur souveraine que nous buvons avec délices, l'odeur du foin au crépuscule emplit de larmes et de souci les yeux graves de nos paysannes...

Colette.

Le travail obligatoire pour les femmes allemandes

LONDRES, 24 juillet. — On mande d'Amsterdam au *Daily Mail* :

« Le travail obligatoire a été décrété en Prusse occidentale pour tous les enfants et les femmes, non exemptés de travail par les médecins. »

« Le refus de travail sera puni d'un an d'emprisonnement ou de 2.000 francs d'amende. »

« Les maires veilleront à l'application de cette nouvelle mesure; il n'en pourra être appelé que devant les préfets. »

Ce que l'on dit

En attendant...

La Chambre et le Sénat ont décidé de répondre par une manifestation, tout aussi solennelle, à la solennelle manifestation de sympathie — il faut dire plus, d'adhésion à la cause de l'Entente — dont le Sénat et la Chambre du Brésil ont pris l'initiative.

Notre Parlement ne pouvait moins faire; et il importe que tout le monde, chez les Alliés, que tous les citoyens de France, d'Angleterre, de Russie et d'Italie sachent bien la portée considérable de la décision, cependant purement platonique en apparence, qui vient d'être votée par la plus grande République de l'Amérique latine.

Tout d'abord le Brésil, bien qu'il contienne une proportion d'émigrants allemands aussi forte au moins que les Etats-Unis, tient à montrer qu'il n'hésite pas : « Les Etats d'Europe sont fous, a dit le président Wilson; les Etats-Unis resteront sages. » Cette attitude d'un scepticisme détaché n'est pas celle qu'on adopte sur les rives de l'Amazonie. Politiquement, le Brésil peut rester neutre. Moralement, il déclare qu'il ne peut pas y avoir de neutralité possible entre la cause de droit et de justice pour laquelle luttent les Alliés et les appétits de violence et de domination des Etats européens du Centre, le viol par eux de toutes les lois internationales.

Mais cette démonstration signifie encore autre chose. Imaginez que le Brésil l'eût faite au début de la guerre, ou même vers le milieu de l'année dernière, alors que l'Allemagne et l'Autriche espéraient intimider l'univers par leur ruse à travers la Pologne, par les grands projets qu'elles se faisaient fort de réaliser, avec l'aide de leurs complices de Turquie et de Bulgarie, contre l'Egypte et l'Inde : alors l'Allemagne eût certainement déclaré la guerre au Brésil.

Il est clair que cela n'eût fait ni chaud ni froid à cette République. Une déclaration de guerre de la lune aurait eu pour elle exactement la même importance : l'Allemagne et l'Autriche sont bloquées. Mais, aujourd'hui, elles n'osent même plus risquer un tel geste : elles ne soufflent mot. Et cela prouve qu'il y a, depuis l'année dernière, bien des choses qui ont changé.

Pierre Milie.

Peut-être n'attendra-t-on pas la fin de la guerre pour inaugurer la statue de Marcelin Berthelot. Il serait même logique de fêter, en pleine lutte, le savant qui ne fut pas un savant étranger à la cause de la patrie, et qui, en 1870, avait fait en vain démarches sur démarches auprès des ministres et généraux pour que l'on fabriquât de l'artillerie lourde et pour que l'on accordât quelque attention aux inventions des ingénieurs.

Les chroniqueurs ont noté, un soir, à un dîner qui réunissait autour de Berthelot des personnalités comme Ernest Renan, Théophile Gautier, Saint-Victor, Edmond de Goncourt, Louis Blanc, les rancœurs de cet admirable et patriotique savant :

— C'est bien simple, expliquait-il alors (1^{er} novembre 1870), depuis le commencement de la guerre, c'est une bataille d'artillerie, les canons prussiens portent à six ou huit cents mètres plus loin que les nôtres : ils se mettent à cent, deux cents mètres de notre portée, et nous démolissent tout à leur aise : les canons Potier, que le général Guiod a refusés parce qu'il n'aime pas « le zèle intempestif », rendaient la partie égale... Tout est comme cela : sur la note d'un jeune ingénieur qui voulait priver les Prussiens d'eau à Versailles, difficilement alimentée, par la destruction de la machine de Marly et le dessèchement des étangs, Trochu a simplement écrit : « Absurde. » Et c'est une kyrielle d'inventions ou de produits repoussés pour une raison ou pour une autre, le plus souvent sans raison, du premier coup, par légèreté ou par incompréhension. Messieurs, continuait Berthelot, de sa voix douce et malade, vous ne savez peut-être pas que si l'on ne fait pas sauter les écluses du canal de la Marne, toute la grosse artillerie de siège des Prussiens arrivera, comme sur des roulettes, sous les murs de Paris, mais songera-t-on à les faire sauter... Je pourrais

vous raconter des choses comme cela jusqu'à demain matin.

Oui, il faut inaugurer la statue de Marcelin Berthelot pendant la guerre.

Il paraît que les permissionnaires et les concierges de Paris ne vivent pas en très bonne intelligence.

Les concierges se déshabillent de tirer le cordon que les femmes ne leur demandent plus guère, et trouvent très mauvais de s'éveiller au milieu de la nuit parce que rentre le permissionnaire noctambule.

Et si encore il avait gardé des manières « comme il faut ! » Mais il ne sait plus se servir du paillason, et il fait un bruit terrible dans l'appartement...

Bref, s'il ne dépendait que des concierges, on inscrivait sur le règlement de l'immeuble : « Défense au locataire mobilisé de revenir en permission. »

Mais s'il ne dépendait que des permissionnaires, les immeubles parisiens n'auraient pas plus de concierge que les cagnas !

Que Mme Pipelet se le tienne pour dit, et se contraigne à grimacer un sourire : il ne fera pas bon entrer en lutte, même armée d'un balai, avec des vainqueurs de demain, et qui « aura eu » les Baches finira bien par « avoir » sa concierge !

Nous signalons dans un récent écho notre grand sculpteur A. Rodin se rendant dans un modeste Duval après avoir acheté son journal.

A la même heure, on peut voir, tantôt vêtu de sa tenue de contre-amiral, tantôt sauglé dans un veston, mais toujours jeune d'allure, l'auteur de *Madame Chrysanthème* pénétrer dans un restaurant contigu à la gare d'Orsay.

Du même pas régulier, que de hautes et petites bottines rendent sonore, il se dirige vers sa table habituelle, sise au fond de la salle, dans le coin de droite. Une côtelette, du riz, des fruits, composent son menu de midi. Mais aucune désenchantée ne vient s'asseoir à sa table. Hélas ! les désenchantées sont avec nos ennemis, et combien elles doivent le regretter !...

Le maître écrivain mange en solitaire, sans jamais lire un seul journal. On sait, d'ailleurs, qu'il lit peu.

Les Anglais ne sont pas des bleuiseurs.

Leurs journaux publient ce matin la note suivante :

« Les Londoniens ont des chances de marcher beaucoup, cet hiver. En effet, le gouvernement a décidé de réquisitionner tout le pétrole et toute l'essence disponibles pour le front. Déjà, les autobus sont remplacés par des omnibus à chevaux qui donnent à la capitale un petit aspect 1888. »

« Le gouvernement a décidé également d'interdire toute espèce d'automobiles. Mais ces voitures ne seront pas supprimées d'un seul coup. Il sera accordé une licence de six mois aux docteurs-médecins, de quatre mois aux commerçants et de trois mois aux particuliers. »

« Après quoi chacun s'arrangera, soit avec des cabs, soit avec les transports en commun. »

En Allemagne, on faisait semblant de jeter le pétrole dans les ruisseaux. Ne trouvez-vous pas beau, coup plus crâne le procédé anglais ?

Lors de son dernier séjour à Paris, M. Venizelos assistait chez des amis à une petite séance de spiritisme. Devant l'homme d'Etat grec, deux jeunes femmes, l'air très sérieux, faisaient « tourner la table » ; et, à ladite table inspirée, l'une d'elles posa tout à coup cette question imprévue :

— Quelles lunettes « revivent » dans les lunettes de M. Venizelos ?

— Les lunettes de M. Thiers ! répondit aussitôt la table, que décidément rien n'embarrassait.

M. Venizelos rit doucement, puis secoua la tête.

— Non, dit-il. Je ne crois pas avoir les lunettes de M. Thiers, parce que je ne vois pas les choses au même point de vue que lui. M. Thiers disait, assurément, de ses partisans : « Je suis leur chef ! Il faut bien que je les suive ! » Eh bien ! moi, mesdames, n'en déplaie à votre table, je ne dirai jamais cela !

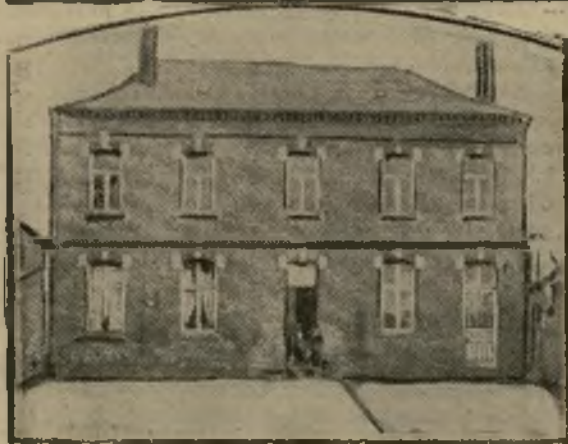
La table fit son profit de la leçon, et, pour racheter son étourderie, ne bougea plus de la soirée.

Le Veilleur.

Les Anglais progressent sur toute la ligne au nord de la Somme, en de durs combats



Pozières : la route de Bapaume.



Pozières : l'École.

La bataille engagée au nord de la Somme par les troupes anglaises depuis dimanche, avant l'aube, a continué tout le jour et ne s'est un peu calmée que la nuit suivante, l'artillerie restant de part et d'autre très active. Elle n'est pas encore terminée, mais des maintenant l'avantage se dessine nettement en faveur de nos alliés.

A leur aile gauche, ils n'ont cessé de gagner du terrain aux abords de Pozières et dans le village même, qu'ils ont conquis, maison par maison, presque en entier. Ce village, bâti sur les deux côtés de la route d'Albert à Bapaume, a été l'objet de deux attaques concentriques de part et d'autre de cette route. L'une, venue d'Ovillers-La Boisselle, était menée par des troupes territoriales; l'autre, partie de Contalmaison et du bois de Mametz, par des contingents australiens. L'une et l'autre avaient à parcourir environ un kilomètre d'un terrain découvert, coupé de deux ou trois lignes de tranchées, avant d'atteindre le village, entouré lui-même d'une tranchée continue et d'un double réseau de fils de fer. C'est cet ensemble qui a été enlevé des les premières heures de l'attaque, après avoir été soumis, comme de juste, à un bombardement systématique. Dans le village, la résistance de l'ennemi s'est prolongée grâce surtout à quelques mitrailleuses dont les abris souterrains n'avaient pas été détruits. La possession du village permettra à nos alliés de déborder par l'est la position ennemie de Thiepval, que la prise d'Ovillers-La Boisselle menaçait déjà par le sud.

A l'aile droite, la lutte a d'abord été engagée dans le village de Longueval et le bois Delville, où une contre-attaque allemande avait réussi à reprendre pied. Mais, de ce côté également, nos alliés ont, par un tenace effort, refoulé l'ennemi et progressé vers Guillemont, pendant qu'au centre ils poussaient de nouveau leur ligne jusqu'au bois des Fougères, que leurs cartes désignent le High wood.

Ainsi sur toute la ligne l'ennemi a dû céder du terrain, malgré une résistance acharnée qui s'explique par la valeur des positions. Thiepval d'un côté, Comblès de l'autre, seront couverts ou dominés par ces positions, selon qu'elles seront à l'ennemi ou au pouvoir de nos alliés. Or, Thiepval et Comblès sont eux-mêmes les deux bastions qui protègent Bapaume.

Nous devons donc nous attendre encore à de durs combats, mais la confiance que nous exprimions hier se trouve justifiée par les résultats déjà obtenus, et surtout par la signification de ces résultats qui montrent l'ennemi contraint d'abandonner des positions qu'il voulait garder à tout prix.

Jean Villars.

Sur le front russe, les communiqués ne signalent que des engagements locaux, et d'ailleurs, favorables à nos alliés, entre Smorgoni et le lac Vichnevskoe, ainsi que sur le Shkhol, au nord de la voie ferrée de Kovol à Sarny, et en Bukovine, entre Deliatyn et Marunov-Sziget. Mais tout porte à croire que l'offensive dans la région de Riga continue en de bonnes conditions.

En Asie Mineure, nos alliés ont dépassé Baïbourt, au sud-ouest, en prenant les villes de Gummeli-Kane et d'Ardasa, et repris la marche à l'ouest de Mamahadoun, en s'emparant du pont de l'Euphrate, à quelques kilomètres de la ville. C'est une attaque concentrique contre Erzindjian qui se dessine. — J. V.

Les Anglais occupent une grande partie du village de Pozières et progressent vers Guillemont.

(COMMUNIQUÉS BRITANNIQUES)

11 HEURES 40.

Le violent combat d'hier a été suivi par une nuit relativement calme qui ne se signale que par un bombardement réciproque continu et assez intense. L'ennemi a renouvelé hier, entre le High-Wood et Guillemont, de nombreuses et infructueuses attaques.

Notre artillerie et nos mitrailleuses lui ont fait subir de lourdes pertes. Nous avons progressé près du High-Wood et vers Guillemont.

Nous avons obtenu un important succès, malgré la vigoureuse défense de l'ennemi, dans les environs de Pozières. Nous occupons une grande partie de ce village, près duquel nous avons capturé 2 canons et 60 prisonniers.

22 HEURES 15.

La lutte s'est poursuivie dans le village de Pozières, où le nombre des prisonniers faits par les Australiens s'élève au chiffre total de 6 officiers et 145 hommes. Grande activité d'artillerie de part et d'autre sur le reste du front de la bataille. Entre l'Ancre et la mer, aucun événement important à signaler.

Le rejet du pourvoi de Casement

Londres, 24 juillet. — L'attorney général déclare ne pouvoir permettre que l'affaire Casement soit portée en appel devant la Chambre des Lords.

Berlin a été survolé par un aviateur français

L'auteur de cet exploit a malheureusement été obligé d'atterrir en Pologne où il a été fait prisonnier.

Le 20 juin, à 9 h. 30 du soir, le sous-lieutenant A. Marchal partait de Nancy à bord d'un Nieuport, monoplane d'un type spécial, emportant avec lui une provision d'essence suffisante pour quatorze heures de vol.

Sa mission était de traverser toute l'Allemagne à faible hauteur, de lancer des proclamations sur la ville de Berlin et d'atterrir en Russie.

Ce raid audacieux s'est accompli point par point.

Malheureusement, la mission accomplie, l'aviateur français, après avoir volé toute la nuit, se vit contraint d'atterrir près de Cholm, en Pologne, le 21, à 8 h. 30 du matin, à moins de cent kilomètres des lignes russes, et fut fait prisonnier.

La proclamation que le sous-lieutenant Marchal a jetée sur Berlin commençait par ces mots :

Nous aurions pu bombarder la ville ouverte de Berlin et tuer ainsi des femmes et des enfants innocents, mais nous nous contentons de lancer seulement la proclamation suivante :

L'aviateur Marchal, interné à Salzterbach, a fait parvenir en France une carte postale qui nous donne ces détails :

J'ai été fait prisonnier le 21, à 8 h. 30 du matin, à Cholm. Les officiers allemands ne voulaient pas ajouter foi à ce que je venais de faire, mais la preuve est arrivée et ils ont dû s'incliner devant la réalité. C'est une panne de bougies qui m'a arrêté. J'ai atterri, rechargé deux bougies, remis mon moteur en marche; malheureusement, il aurait fallu en changer deux autres; j'ai été pris à ce moment. Jugez de mon chagrin!

L'aviateur Marchal, au cours de ce raid, a couvert d'une seule traite une distance de 1.300 kilomètres environ, dont la plus grande partie pendant la nuit.

LE LIEUTENANT MARCHAL

Le lieutenant Anselme Marchal est né à Monstiers (Suisse) le 23 décembre 1882.



Le lieutenant MARCHAL devant l'appareil avec lequel il a accompli son admirable exploit.



Son itinéraire

Il a passé son brevet de l'Aé.C.T. le 23 décembre 1910 (n° 328).

Avant la déclaration de guerre, l'aviateur Marchal était

des appareils sur lesquels il accomplissait souvent de longs raids au-dessus du territoire germanique.

Il était par conséquent tout indiqué pour entreprendre le raid qu'il a effectué sur Berlin, ayant mis tout naturellement au service de son pays son expérience et sa connaissance du territoire ennemi.

La distance couverte par Marchal est d'environ 1.300 kilomètres, ce qui est un record.

Avant la guerre, plusieurs voyages aériens furent accomplis entre Paris et Berlin. Ce sont ceux de :

18-19 août 1912. — Audemars. (Esoales à Liège et à Hanovre).

17 avril 1913. — Dautcourt (esoales à Liège et à Hanovre).

10 juin 1913. — Brindejone des Moulinais (avec escale à Warne).

13 juillet 1913. — Delort (sans escale).

12 juillet 1913. — Audemars revient de Berlin à Paris avec escales à Hanovre, Bielefeld, Warne et Reims.

Le record du vol sans escale appartient à Doyoye, qui a parcouru, en juillet 1913, 781 kilomètres.

L'aviateur Gilbert a effectué aussi un vol de Villacoublay jusqu'en Poméranie, soit 970 kilomètres. Mais ce raid ne fut pas homologué officiellement.

LE REMANIEMENT MINISTÉRIEL RUSSE

M. Stürmer continuera l'œuvre de M. Sazonof

J'avais vu, cet hiver, à Pétersbourg, M. Sazonof, déjà fatigué par sa lourde tâche. Malgré sa santé ébranlée, un haut sentiment du devoir l'aurait déterminé à rester à son poste jusqu'à l'extrême limite de ses forces. Sans les graves circonstances actuelles, il est certain que M. Sazonof, qui avait dû plusieurs fois déjà se résoudre à prendre du repos et des soins, aurait demandé sa retraite depuis longtemps.

Il aura résisté jusqu'au bout pour continuer à servir son souverain, son pays, la cause et les idées qu'il aimait. Car cet homme si doux était devenu un passionné. La guerre voulue par l'Allemagne choquait tous ses sentiments, toutes ses conceptions. Il ressentait l'hypocrisie et la brutalité de la politique allemande dans ses fibres les plus profondes. Seules, les injures personnelles le laissaient indifférent. Je revois encore le sourire avec lequel il me montrait les coupures de la presse allemande, que de « bonnes âmes », me disait-il, n'avaient pas manqué de lui faire parvenir, après son discours à la Douma, au mois de février. Ce n'était pas ce qui le touchait. Il était au-dessus des insultes de la presse républicaine. Il s'égayait même de ses grossièretés.

— Si les Allemands sont si furieux contre moi, me disait le ministre, c'est parce qu'ils se sont imaginé qu'il était plus facile de braquer la Russie avec l'Angleterre qu'avec la France. L'Entente anglo-russe s'est montrée aussi solide que l'Alliance franco-russe. Voilà ce qu'ils ne me pardonnent pas.

Et M. Sazonof s'amusa de ces manifestations de dépit et d'impuissance. Parmi les hommes d'Etat de la coalition il aura été l'un des plus injuriés par les journaux allemands. Ce concert d'ignominies l'aura honoré. En lui c'est surtout l'honnêteté de l'homme et du politique, c'est sa conception loyale des alliances de la Russie qui exaspéraient l'Allemagne. On peut dire que si la Triple-Entente a eu, avant la guerre et depuis la guerre, ce haut caractère de droiture et de moralité qui a frappé, à travers le monde, les esprits sincères et généreux, c'est pour une large part à M. Sazonof qu'elle le doit.

Cette guerre, il ne l'avait pas voulue. Il a tout fait pour l'éviter. Il était de ceux qui avaient conçu la Triple-Entente comme un système d'équilibre pacifique, d'assurance contre les accidents du travail diplomatique. Il n'en était que plus ardent à poursuivre la lutte jusqu'à ce que l'Europe retrouvât la garantie de l'ordre, de l'équité et de la tranquillité. Je puis porter le témoignage que toutes les paroles, toutes les pensées de M. Sazonof étaient, sur toutes les grandes questions vitales, celles d'un patriote russe, celles d'un grand ami de la France et celles d'un bon Européen.

Allié de Stolypine par son mariage, il appartenait aussi à l'école politique de ce grand homme d'Etat. C'est l'école du bon sens et du sens pratique, et qui cultive en même temps une sorte d'idéalisme. Je crois qu'il y a plus de réalisme chez M. Stürmer, qui succède à M. Sazonof au Pont-aux-Chantres. Peut-être y a-t-il aussi, chez le président du Conseil, l'intention de mettre la politique intérieure de la Russie dans un rapport plus étroit avec sa politique extérieure. M. Stürmer est essentiellement un grand fonctionnaire qui représente toutes les traditions de la Russie, et l'Alliance franco-russe est une de ces traditions les mieux établies et les plus certaines.

Quant aux idées de M. Stürmer sur la guerre, il les a exprimées plusieurs fois, et avec force, depuis qu'il est président du Conseil. Ce sont

celles de l'empereur Nicolas II. Ce sont celles de la coalition tout entière. L'Allemagne a imposé la guerre à M. Sazonof : M. Stürmer la continuera.

Jacques Bainville.

UN RESCRIPT IMPÉRIAL

PÉTROGRAD, 23 juillet. — Dans un rescript au nom de M. Sazonof, l'empereur relève le zèle avec lequel le ministre a suivi les indications du souverain inspirées par la justice et l'honneur de la patrie.

L'empereur déclare qu'il regrette que son état de santé contraigne le ministre à donner sa démission.

PÉTROGRAD, 23 juillet. — Les journaux qui ont reçu la nouvelle du remaniement du cabinet, la nuit, ne la commentent presque pas. Ils se bornent à des entretiens relevant les efforts fructueux de M. Sazonof pour la consolidation des rapports de la Russie avec la France et l'Angleterre, créant un puissant rempart défensif réciproque dans la période la plus vitale de l'histoire de la civilisation.

Le nouveau ministre de la Justice, M. Makharoff, appartient à l'extrême droite du Conseil d'Empire. Il a été, en 1906, directeur du département de police.

Les changements ministériels

ne modifieront pas la politique russe

LONDRES, 24 juillet. — Du Times, sur la démission de M. Sazonof :

Aucun de ceux qui ont travaillé avec l'ancien ministre au cours de sa carrière si variée et si distinguée n'a



Nous avons signalé, hier, l'important remaniement ministériel qui vient de s'opérer dans le cabinet russe. M. STÜRMER, président du conseil, ministre de l'Intérieur, prend le portefeuille des Affaires étrangères en remplacement de M. Sazonof, et est remplacé à l'Intérieur par M. Khvostoff, ministre de la Justice.

manqué d'être frappé par son attachement au devoir et sa fidélité à la conception des plus hauts intérêts de la Russie.

Dans ce pays où il compte de nombreux amis, la nouvelle de sa démission sera reçue avec peine, autant pour la nouvelle en elle-même que pour la cause qui l'a amenée.

Nous pouvons avoir confiance que les changements ministériels de Russie n'amèneront aucune modification dans la politique de ce pays et que les efforts de M. Stürmer seront dirigés uniquement vers la victoire décisive et vers la préparation de telles conditions de paix que celle-ci ne pourra en devenir que plus fertile et plus durable.

Du Daily Chronicle :

La retraite de M. Sazonof sera regrettée de tous ceux qui savent combien il aimait notre pays, qu'il connaissait parfaitement, et surtout en songeant combien il avait à cœur l'alliance entre la Russie et l'Angleterre.

Du Daily Telegraph :

On a appris avec un réel sentiment de regret la démission de M. Sazonof, qui fut un ministre des Affaires étrangères de grande valeur.

On peut retracer sa carrière avec pleine satisfaction en Russie, en Grande-Bretagne et en France, car aucun homme d'Etat ne servit la Triple-Entente avec plus de zèle.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Lundi 24 Juillet (722^e jour de la guerre)

15 HEURES.

SUR LE FRONT DE LA SOMME, nuit calme; le temps reste mauvais.

AU NORD DE L'AISE, nos reconnaissances ont pénétré dans les tranchées adverses, PRÈS DE VAILLY, et ramené des prisonniers.

SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, cette nuit, au cours d'une petite action de détail AUX ABORDS DE LA CHAPELLE SAINTE-FINE, nous avons capturé une trentaine de prisonniers. D'après de nouveaux renseignements, le nombre total des prisonniers faits par nous depuis dix jours dans ce secteur dépasse 800.

23 HEURES.

AU SUD DE LA SOMME, une opération de détail nous a permis d'enlever ce matin une batterie ennemie AU SUD DU VILLAGE D'ESTREES.

Depuis le 20 juillet, nous avons pris sur le front de la Somme plus de 60 mitrailleuses allemandes.

SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, après un vif combat, notre infanterie s'est emparée d'une redoute immédiatement A L'OUEST DE L'OUVRAGE DE THIAUMONT. Cinq mitrailleuses et une quarantaine de prisonniers sont restés entre nos mains.

Journée calme sur le reste du front.

Le sous-lieutenant Chaput

abat son huitième avion

Cette nuit, un avion allemand a jeté des bombes sur Lunéville; un blessé.

Le sous-lieutenant Chaput a abattu hier son huitième avion ennemi, qui est tombé près de Fresnes-en-Woëvre. Un deuxième appareil allemand, attaqué de très près par un de nos aviateurs, s'est écrasé près du fort de Vaux.

Dans la nuit du 22 au 23, et dans la journée du 23, nos avions de bombardement ont lancé 8 obus sur la gare de Conflans, 40 sur des baraques près de Vigneulles, 25 sur les casernes et l'aérodrome de Dieuze.

Un de nos pilotes, le sous-lieutenant Delorme, déjà cité six fois à l'ordre de l'armée, vient encore de se signaler par une série de bombardements exécutés sur les gares tenues par l'ennemi.

AUTOUR DE LA BATAILLE

Tous les correspondants de guerre des journaux allemands envoient de longs comptes rendus de la bataille de la Somme des 19 et 20 courant. Ils insistent sur ce qu'ils qualifient une préparation d'artillerie gigantesque des Alliés, et s'accordent à dire que les attaques anglo-françaises ont atteint un degré surpassant tout ce qu'ils ont vu jusqu'ici.

Le Lokal Anzeiger dit même que la puissance formidable des attaques ennemies durant les premiers jours de juillet a été grandement surpassée par la rage exaspérée et la ténacité de nos nouveaux assauts. Rien, dit-il, ne semblait pouvoir arrêter l'ennemi qui, quoique maintes fois repoussé, revenait encore et encore à l'attaque avec des vagues fraîches d'hommes, faisant penser à une armée inépuisable, pour emporter d'assaut nos positions malgré le martèlement de nos mitrailleuses et le crépitement intense de la fusillade.

Au secours de l'expédition Shackleton

LONDRES, 24 juillet. — En vue de l'échec possible de la troisième tentative faite par sir Ernest Shackleton pour secourir ses compagnons restés à l'île de l'Éléphant, et sur la demande expresse de cet explorateur, le gouvernement britannique a décidé d'envoyer un navire d'Angleterre vers les Shetlands dans le plus bref délai.

ÉLIXIR COMBIER

DELICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

A PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

Le renforcement des cadres

La Chambre a décidé de siéger toute cette semaine dans le but d'examiner, avant de prendre ses vacances, les divers projets de lois qui sont encore inscrits à son ordre du jour.

Il faut souhaiter qu'elle y parvienne et, puisque aussi bien nous sommes en guerre, qu'elle trouve le temps de discuter avec le soin qu'il mérite le projet de loi sur le renforcement des cadres.

On sait que ce projet, ainsi que les propositions qui l'accompagnent, a pour objet de restituer aux corps de troupes un nombre appréciable d'officiers qui sont actuellement affectés à des services administratifs sédentaires.

Je n'essaierai pas d'expliquer pourquoi, depuis dix mois exactement que le projet a été déposé sur le bureau de la Chambre, il est encore à l'état de projet, au lieu d'être passé dans le domaine des réalisations; quoi qu'il en soit, la proposition est d'une telle logique qu'elle ne soulève même pas la discussion. Il est anormal, alors que les besoins des services permettraient de faire autrement, de maintenir dans des emplois de bureau de jeunes officiers dont les connaissances générales et l'éducation militaire doivent faire promptement d'excellents combattants. Un tel gaspillage d'énergies est inacceptable dans les circonstances présentes. Il est regrettable, pour ne pas dire plus, d'immobiliser un combattant là où un individu inutile à faire campagne peut suffire.

L'administration de la guerre ayant d'ailleurs ouvert la brèche nécessaire dans la cloison d'acier qui sépare les officiers des armes et ceux des services, il n'est pas de doute sur le sort que la Chambre réserve à ces propositions.

Aussi n'est-ce pas sur le projet lui-même que je voudrais attirer l'attention, mais sur l'un des détails dont il s'entoure, et qui constitue bien l'un des monuments de sottise administrative les plus effarants que j'aie rencontrés dans une carrière riche, cependant, en découvertes du genre.

En outre des passages à l'armée qu'il opère d'office, le projet donne le droit aux officiers d'administration de tous les services de passer avec leur grade dans les corps combattants. Un seul service est exclu de ces dispositions : le Trésor et Postes aux armées. Et sait-on pourquoi ? Simplement parce que, au contraire des autres services qui ont vu régulariser leur situation, le personnel du Trésor et Postes a seulement la correspondance du grade d'officier et n'a pas encore été, depuis la guerre de 1870, classé dans la catégorie des assimilés.

En pareille matière, hors de l'assimilation point de salut; et ce personnel, faute d'avoir été assimilé dans le temps de paix, sera tenu en dehors de toutes les mesures qui pourront être prises, pendant la guerre, à l'égard des autres services de l'armée.

La commission du budget, ayant eu à examiner le fonctionnement de la trésorerie aux armées, s'est émue de cette anomalie et elle a signalé au ministre de la Guerre une situation qui a pour effet de soustraire à toute obligation militaire effective un corps de 1.500 agents dont plus de la moitié, tirés du service armé et appartenant à la réserve de l'armée active, ont été appelés à cette affectation depuis la mobilisation et, par ailleurs, peuvent être immédiatement remplacés dans leurs fonctions par des agents de même origine administrative appartenant au service auxiliaire ou dégagés de toute obligation militaire.

C'est ici qu'intervient le génie personnel de M. Lebureau. Il y avait à choisir entre deux solutions : ou bien considérer que nous sommes en guerre et étendre au Trésor et Postes, par un décret de deux lignes, les droits et obligations des autres services de l'armée; ou bien s'en tenir à la réglementation existante et maintenir le service en dehors du droit commun.

Je n'offrirai personne en disant que c'est à cette dernière solution que s'est rallié M. Lebureau, qui nous a promis cependant que, dès la fin de la guerre, des mesures seraient prises pour remédier à l'anomalie évidente de l'état de choses actuel. En attendant la paix, si quelques fonctionnaires du Trésor et Postes ont l'intellect assez brouillé pour préférer à la sécurité de leur bureau les risques de la tranchée, ils n'ont qu'à reprendre le grade qu'ils avaient à l'armée avant d'être nommés dans le Trésor.

Et comme il faut tout prévoir, même qu'un payeur consentit à troquer ses galons contre « l'as de carreau », le ministre des Finances, directeur du service, intervient à son tour et déclare : « Hé là! doucement; d'après vos règlements militaires, mes agents sont traités comme officiers; je n'accepte pas une combinaison qui marquerait pour le corps une véritable déchéance. »

Mon excellent collègue Louis Marin, qui possède entre autres vertus une persévérance inlassable, a entrepris, en sa qualité de rap-

porteur de la commission du budget, de résoudre ce dilemme. J'ai vu la correspondance attendrissante dont, depuis six mois, il inonde les bureaux compétents du ministère de la Guerre, restreignant peu à peu ses desiderata, et les bornant finalement à cette limide supplique : « Que le ministre de la Guerre veuille bien consentir à examiner les demandes individuelles qui pourraient lui parvenir d'agents du service désireux de servir dans un corps combattant. »

L'hydre aux cent bouches n'a eu jusqu'ici qu'une réponse : « Non, monsieur, pas assimilés, tant à la crème! »

Un jeune député — la jeunesse a de ces audaces — a renversé cette disposition sous forme d'amendement au projet de loi sur le renforcement des cadres. Si mon distingué collègue Laurent-Eynac, lorsqu'il défendra sa proposition, apporte à la tribune quelques détails que je connais, je vous promets, pour le lendemain, un numéro de l'Officiel particulièrement réjouissant.

Emmanuel Brousse,
député des Pyrénées-Orientales,
membre de la commission du budget.

Quand auront lieu les élections grecques ?

ATHÈNES, 24 juillet. — Les ministres se sont réunis ce matin, sous la présidence de M. Zaimis, pour discuter diverses questions de politique extérieure et s'entendre pour la fixation de la date des élections générales.

Le général Moschopoulos, commandant en chef des troupes grecques de Macédoine, arrivé dans la nuit de Salonique, a fait au conseil un rapport détaillé sur la situation militaire et politique en Macédoine. Ses déclarations, selon des renseignements puisés à une source autorisée, auraient fait grande impression sur les ministres.

M. Venizelos affirme sa confiance dans la victoire de l'Entente.

ATHÈNES, 24 juillet. — M. Venizelos publie, dans le *Kyris*, un important article sous le titre : « Ce que le peuple doit dire ».

L'illustre homme d'Etat écrit notamment : « Contrairement aux affirmations de la presse anti-libérale, le peuple grec ne votera point pour ou contre la guerre. Il votera pour ou contre le parti libéral, dont le programme est destiné à triompher. Il n'a pas fallu moins que la propagande de M. Schenk, facilitée d'ailleurs par les violences remportées par les Allemands dans la première période de la guerre, pour rompre l'unanimité avec laquelle notre presse s'était orientée en faveur de l'Entente. Aujourd'hui, après les résultats des dernières opérations militaires, personne ne saurait croire à la victoire de l'Allemagne. Si même les vieux partis parviennent à reprendre le pouvoir, ils devront quitter la place dès que les nouveaux et grandissants succès de l'Entente ne permettront plus à un seul Grec de douter de l'issue du conflit. »

Le conseil municipal de Verdun tient séance à Paris

Hier, à 2 heures, dans les sombres locaux de l'administration des Postes, 66, rue de Bellechasse, au premier étage, nous avons longuement examiné la plus modeste des petites salles...

Au centre, une grande table, couverte d'un classique tapis vert : contre elle, à angle droit, une autre table. Aux murs, des gravures banales, le buste de plâtre d'une République cent fois vue...

Pièce de travail ? Parloir où doivent attendre des visiteurs ? Le cadre est ordinaire. Rien ne prévient l'esprit qu'une scène de notre histoire de guerre va s'y dérouler...

Et pourtant...

Un à un des hommes graves, aux masques énergiques, aux fronts entelés de certitude, nous rejoignent. Ils parlent bas. Ils parlent peu. Ils disent : « demain, après la victoire... »

Le Conseil municipal de Verdun, là, dans cette petite pièce, dans cette tranquille bâtisse parisienne, va tenir séance.

Pauvre conseil municipal ! Pauvre réunion de famille exilée loin du foyer ! Nous voudrions à tous ces conseillers de Verdun offrir l'hommage des sympathies de Paris !

Ils étaient vingt-sept. La mort les a séparés de trois des leurs. Beaucoup sont au loin, disséminés par la guerre. Trois se battent...

Au tour de la table verte, les voici douze réunis sous la présidence de M. Beyliès, premier adjoint. Ce sont MM. Robin, deuxième adjoint; Lécuyer, Legardeur, Louis Jules, Lentonnois, Hilla, Marlange, Beyer, Piérard, Lejeune et Tourte.

Mais, tandis que nous regardons ces élus de l'histoire citée, voici que des délégations surviennent.

Ce sont les délégués du Conseil municipal de Paris. Ce sont les envoyés des maires du département de la Seine que conduit M. Lagneau, maire de Boulogne. Tous sont venus souhaiter la bienvenue aux édiles de Verdun... M. Lagneau trouve de simples phrases. Plus simplement encore M. Beyliès répond :

— Nous sommes ici pour travailler... Oui ! nous allons tant avoir à faire, demain, bientôt, après la victoire...

L'ordre du jour est lu. Il est sans grand éclat. Il prévoit les questions présentes qu'il faut résoudre. Avant tout, il continue la gestion de la ville — de la ville détruite qui renaitra. Le voici :

- 1° Vote de crédits complémentaires au titre de l'exercice 1915.
- 2° Transfèrement à Paris de la mairie de Verdun : dispositions à prendre en ce qui concerne le personnel.
- 3° Comptes de gestion et comptes administratifs des deux collèges pour 1915.
- 4° Compte administratif du maire pour 1915.
- 5° Compte de gestion du receveur municipal pour 1915.
- 6° Sauvetage du mobilier à Verdun : indemnités aux agents municipaux (ratification officielle des décisions prises à la réunion de Bar-le-Duc le 1^{er} avril 1916).
- 7° Revision des actes constitutifs de l'octroi.

Et puis la séance s'ouvre : cette première séance du conseil municipal de Verdun transféré à Paris.

Marcel Allain.



Les membres de la municipalité de Verdun, MM. BEYLIÈS, premier adjoint faisant fonctions de maire; ROBIN, deuxième adjoint; LEJEUNE; PIÉRARD; BEYER; LEGARDEUR; LÉCUYER; MARLANGE; LENTONNOIS; TOURTE; RABAT; HILLAT; DUMOULIN; photographies à l'issue de la séance d'hier.

La duchesse d'Uzès reçoit nos soldats aveugles



Une excursion automobile avait été organisée dimanche pour nos soldats aveugles et leur famille. Le rendez-vous était fixé devant le siège social de la Société l'« Aide aux aveugles de guerre », avenue des Champs-Élysées. C'est de là que nos glorieux blessés partirent en auto pour Bonnelles, où Mme la duchesse d'Uzès les reçut dans son magnifique château. Après le déjeuner, il y eut, dans le parc, une fête dont le programme obtint le plus vif succès.

DERNIÈRE HEURE

La progression russe à l'ouest de la Lipa

PÉTROGRAD, 24 juillet. — Communiqué de l'après-midi du grand état-major :

Sur la Lipa, nous avons délogé, hier, les Allemands du village de Galitchanie; nous avons fait des prisonniers et enlevé une mitrailleuse.

Le 21 juillet, près du village de Kolmoff, sur la Lipa, une compagnie autrichienne comptant 193 hommes s'est rendue entièrement à nos troupes.

L'offensive de l'armée du Caucase se poursuit avec succès.

Une contre-offensive turque

est brisée par l'artillerie russe

Dans la direction de Mossoul pendant toute la journée du 22 juillet, des forces turques, numériquement supérieures, ont attaqué un de nos détachements près de Rayat, en combinant leur attaque de front avec un mouvement de débordement de nos flancs, mais notre feu et nos contre-attaques ont forcé l'ennemi à cesser son offensive.

L'héroïque mort d'un colonel

On donne les détails suivants sur la mort du colonel Tataroff, mentionnée dans le communiqué du 21 juillet :

« Après avoir été blessé au cœur par une balle de shrapnell, le colonel dit : « Je meurs » ; puis, ensuite, se retournant, il s'écria : « Régiment, en avant ! » et il expira sur ces mots. »

Le butin fait par les Russes à Goumish-Khané

PÉTROGRAD, 23 juillet. — Communiqué du soir du grand état-major :

Notre offensive continue.

Selon des renseignements complémentaires, lors de l'occupation de Goumish-Khané nous avons pris, non pas deux, mais six canons.

A l'ouest de cette ville, sur les hauteurs de Rababandari, nous avons fait prisonniers, hier, 200 soldats turcs et nous nous sommes emparés de matériel d'équipement.

Dans la direction de Bagdad, escarmouches de patrouilles avec les Kurdes.

SUR LE FRONT DE MACEDOINE

Une patrouille de uhlands arrêtée, puis relâchée par les Grecs

ATHÈNES, 24 juillet. — Suivant le *Patris*, une patrouille grecque du bataillon chargé de protéger Caradjova, a arrêté le 9 courant, en territoire grec, près d'Enotia, une patrouille de huit uhlands commandée par le prince de Hesse. Les prisonniers ont été remis en liberté dans la journée même. Le commandant français a demandé et obtenu l'éloignement du bataillon grec de Caradjova.

Les Bulgares se fortifient sur la frontière grecque

ATHÈNES, 24 juillet. — On mande de Drama que le génie bulgare, sous le commandement d'officiers allemands, travaille à l'achèvement des travaux de défense le long des frontières gréco-bulgares.

Le *Patris* apprend que deux escadrons turcs camperaient aux environs de Xanthi.

SALONIQUE, 24 juillet. — L'activité de l'artillerie continue à se manifester avec une certaine intensité sur quelques parties du front. Rien d'important à signaler dans la région frontalière. (Radio.)

UN ENGAGEMENT NAVAL près des côtes d'Ecosse

LONDRES, 24 juillet. — On mande de La Haye aux journaux que deux chasseurs britanniques arrivés ce matin en Hollande rapportent qu'ils ont assisté à un engagement au large des côtes d'Ecosse entre des bateaux patrouilleurs et deux sous-marins allemands. Les sous-marins ouvrirent le feu sur les patrouilleurs qui ripostèrent.

D'autre part, l'Amirauté communique la note suivante :

Une de nos escadrilles a aperçu dans la nuit du 22 courant, près du bateau-feu de Nord-Hinder, trois contre-torpilleurs ennemis qui se sont enfuis avant d'avoir été touchés. Six contre-torpilleurs ennemis ont été ensuite pris en chasse au large de Schuwen-Bank. L'ennemi a été maintes fois touché durant ce combat, mais a réussi toutefois à gagner la côte belge.

Une défaite autrichienne dans les Carpathes

ZURICH, 24 juillet. — On mande de Vienne qu'à la suite de furieux combats entre les corps de cavalerie russe et trois brigades ramenées de Serbie par le général Kavev, les Russes auraient remporté une victoire décisive.

La totalité de la voie ferrée Delatyn-Kerzina Vorochta serait aux mains des Russes, qui auraient fait plusieurs milliers de prisonniers et un énorme butin de matériel de guerre. (Information.)

[La voie ferrée mentionnée ci-dessus est celle qui va de Galicie en Hongrie par le col de Tarterov.]

La confiance du général Evert

LONDRES, 23 juillet. — Le correspondant du *Times* à Pétrograd envoie, à la date du 19 juillet, la dépêche suivante du quartier général russe :

Le général Evert, commandant des armées russes du centre, m'a reçu aujourd'hui et il a bien voulu me permettre de publier quelques paroles



LE GÉNÉRAL KUEWESS

de lui au sujet des récents événements sur ce front.

Dites à nos amis anglais que tôt ou tard nous briserons la résistance des Allemands qui sont en face de nous. La situation au moment présent n'est en aucune façon comparable à celle d'il y a un an. Cependant les armées dont j'ai pris alors le commandement ont réussi à se dégager du mouvement de Moudokhino, qui nous menaçait de conséquences sérieuses.

Si nous avons pu, à cette époque, quand nous manquions d'armes et de munitions, triompher des difficultés devant lesquelles nous nous levions, nous ne devons éprouver, aujourd'hui, aucune inquiétude sur l'issue des opérations présentes.

Vous avez eu l'occasion de voir nos soldats, de les étudier dans toutes les conditions et même dans la suprême épreuve de la bataille. Ils ont leurs défauts, mais ils ont de grandes qualités.

Le soldat russe se bat dans des conditions de privation que d'autres races seraient incapables d'endurer. Donnez-lui le plus léger encouragement et il fera des merveilles.

Nous sommes ravis d'apprendre les succès des armées britannique et française; ils réjouissent nos cœurs autant que l'avance de nos propres armées sur le front sud-occidental.

Pour ma part, je verrais avec plaisir une union plus complète régner entre les armées alliées. Il me semble que quelque chose pourrait être fait concernant un échange d'officiers entre les régiments russes et anglais.

Les renforts allemands fondent sous le feu de l'artillerie russe

PÉTROGRAD, 24 juillet. — Le *Rousskoïe Slovo* publie des renseignements sur le caractère de l'offensive russe et sur les déplacements auxquels elle astreignit l'ennemi :

Les troupes allemandes transportées en hâte du front français contre nous appartenaient principalement au 10^e corps qui comprend la 10^e division de landwehr et la 20^e division du Brunswick, la fameuse « division d'acier ». Le 10^e corps partit de Loon, où il était en réserve, pour Vladimir-Volinsky, où il arriva le 9/16 juin. Le lendemain, il était lancé, à Kischine, contre les troupes du général Kalléine.

Les combats furent particulièrement acharnés, et ce fut une célèbre division russe, la « division de fer », qui recut le choc sans céder de terrain. Après quatre jours de lutte ininterrompue, le 10^e corps fut ramené à Vladimir-Volinsky pour se refaire; il avait perdu les trois quarts de ses officiers; la « division d'acier » avait particulièrement souffert et ses régiments n'avaient plus que 300 ou 400 hommes. « Jamais, disent les prisonniers, nous n'avions eu l'idée que sur le front oriental nous prendrions part à des combats aussi sanglants. Là-bas, en France, nous étions beaucoup plus tranquilles. C'est la première fois depuis le début de la guerre que nous avons subi de pareilles pertes. »

Les Italiens occupent de nouvelles cimes

ROME, 24 juillet. — Commandement suprême : Du Stelvio à la vallée de Lagarina, vives actions d'artillerie.

Dans la zone de l'Astico, nos attaques encerclantes contre la position du Mont Cimone continuent avec succès. Dans la journée d'hier, nous avons pris d'assaut un fort retranchement un peu au-dessous du sommet du mont.

Sur le plateau des Sette Comuni, l'ennemi a lancé deux attaques contre les retranchements conquis par nous le 22 juillet sur les pentes du mont Zebbio, mais il a été rejeté avec de lourdes pertes.

Entre le Cimone et l'Avisio, nos troupes ont complété la prise de possession des hautes vallées de Travignolo et de San Pellegrino; elles ont occupé la cime de Stradone, au nord de Colbricon, et de nouvelles positions sur les pentes nord de la cime de Bocche.

Les tirs de l'artillerie ennemie ont continué hier sur Cortina d'Ampezzo ainsi que ceux de notre artillerie sur les villages de la vallée de Drava.

Dans le haut Fella et dans la zone du Monte Nero, l'artillerie ennemie a montré une activité particulière.

Une bonne prise

MILAN, 24 juillet. — D'après une dépêche de Venise, au nombre des prisonniers faits par les Italiens ces jours derniers, se trouve un chasseur de chamois, nommé Cecchet, qui s'était mis au service de l'Autriche.

Enluché dans les rochers des Dolomites, Cecchet n'aurait pas tué moins de 180 sentinelles italiennes. C'est par lui qu'aurait été tué, dit-on, le général Cantare, qui périt, comme on le sait, au cours d'une visite des tranchées avancées.

Une émouvante manifestation à Milan à la mémoire de Battisti

MILAN, 24 juillet. — Hier après-midi les autorités, toutes les associations politiques, militaires et ouvrières, les sociétés sportives et irrédentistes, les garibaldiens, se sont rassemblés piazza Castello et ont formé un important cortège dans lequel avaient également pris place les consuls de France, d'Angleterre, de Russie, les sénateurs Buitto, Esterle, Salmoiraghi, Canzi, Cavazza, Della Torre, les députés Gasparotto, Agnelli, Decapitani, Salterio, M. Magalhães Lima, un groupe de magistrats et d'officiers.

Une foule énorme suivait, tandis que de nombreuses personnes assistaient au défilé, des trottoirs et des fenêtres.

Le cortège s'est arrêté devant le monument des Cinque Giornate, où ont été déposées deux couronnes de la ville de Milan pour Battisti et pour les autres morts de la guerre, et des couronnes de l'association Dante Alighieri, de l'association des journalistes, des sociétés de Trieste et de Trente, du sénateur Mangiagalli, des boy-scouts et d'autres nombreuses associations.

Des avions survolaient la place. Les autorités ont pris place au pied du monument. M. Gasparotto a pris la parole et a rappelé le martyre de Battisti.

« Le monde entier, a-t-il dit, maudit le bourreau : l'heure de la vengeance va sonner et, sur les dernières traces de la barbarie vaincue, passera la liberté triomphante. »

Le public a acclamé longuement le discours. Ensuite la foule a défilé et a jeté des fleurs sur le monument.

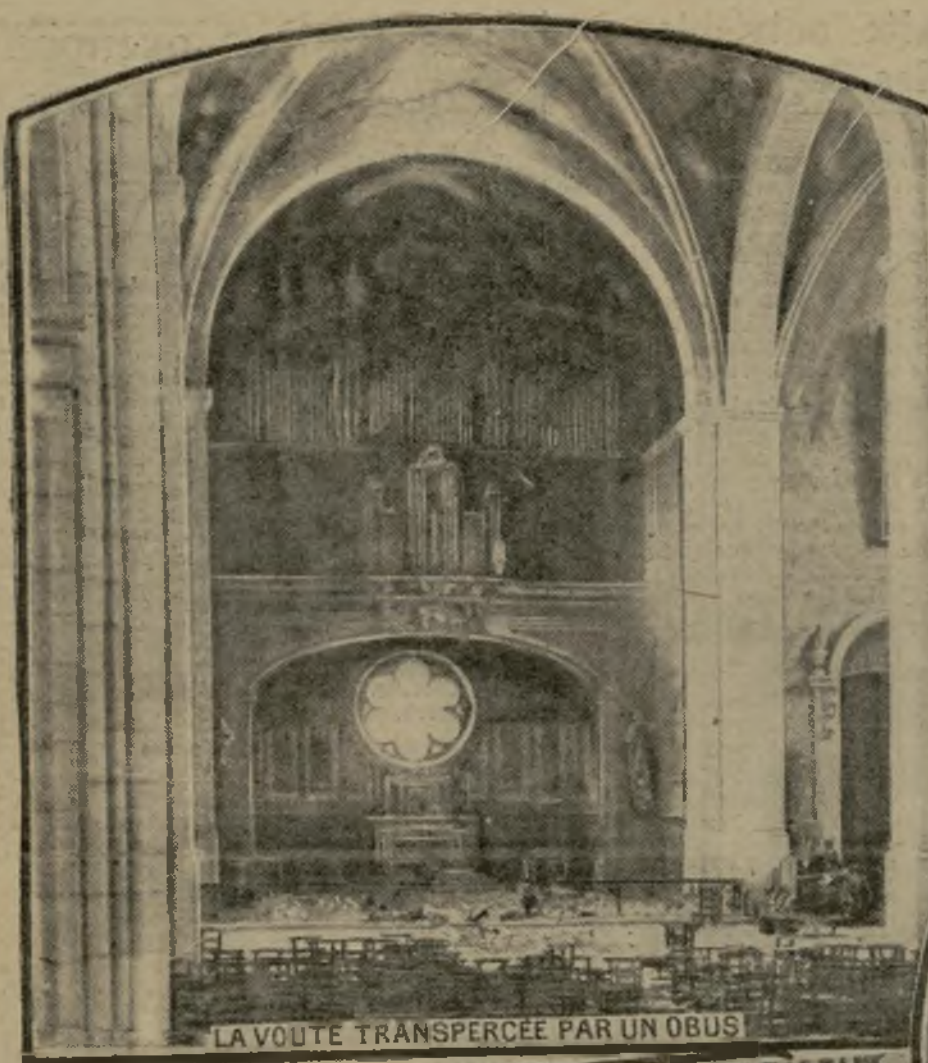
Pour arrêter un déserteur les Autrichiens violent la frontière suisse

GENÈVE, 24 juillet. — L'*Allgemeiner Anzeiger*, de Rheineck, rapporte un incident qui se serait produit le 13 juillet à la frontière autrichienne, à Schmitter, dans le canton de Saint-Gall, et qui, s'il est exact, constituerait une grave violation du droit d'asile.

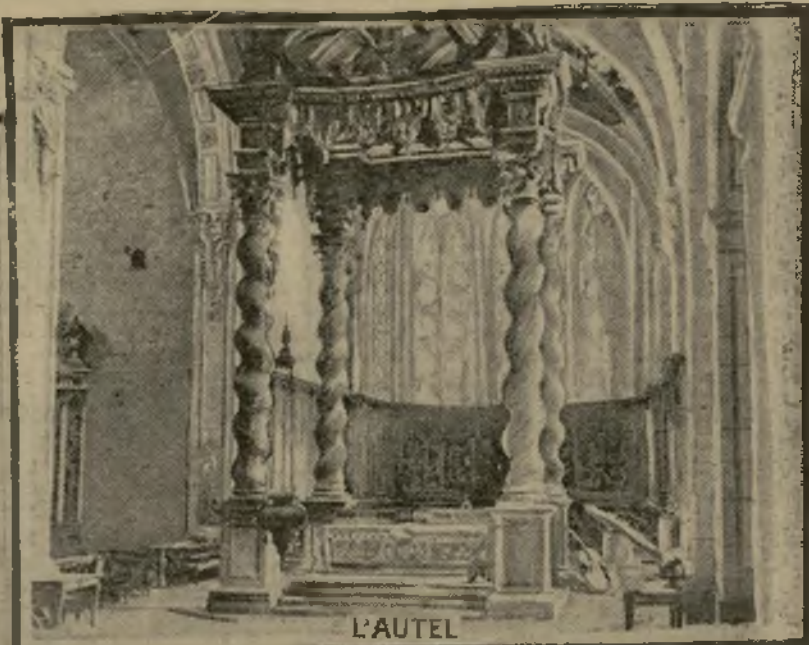
Un déserteur autrichien, nommé Haszmerli, raconte ce journal, se trouvait ce jour-là en deçà du milieu du pont du Rhin formant la frontière, lorsqu'il fut appréhendé par les sentinelles autrichiennes, qui le traînèrent de vive force de l'autre côté de la frontière. Un Suisse qui accompagnait le déserteur et qui voulait retenir son compagnon, fut jeté à terre d'un coup de poing qui lui fit perdre connaissance.

Une plainte a été déposée auprès des autorités fédérales.

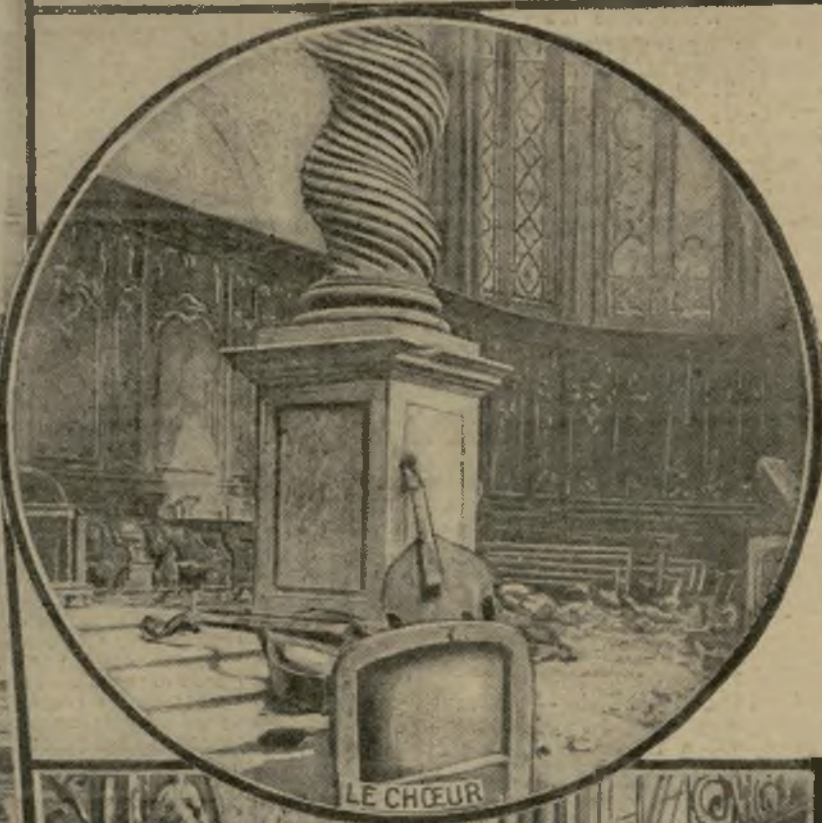
Les Allemands continuent à bombarder la cathédrale de Verdun



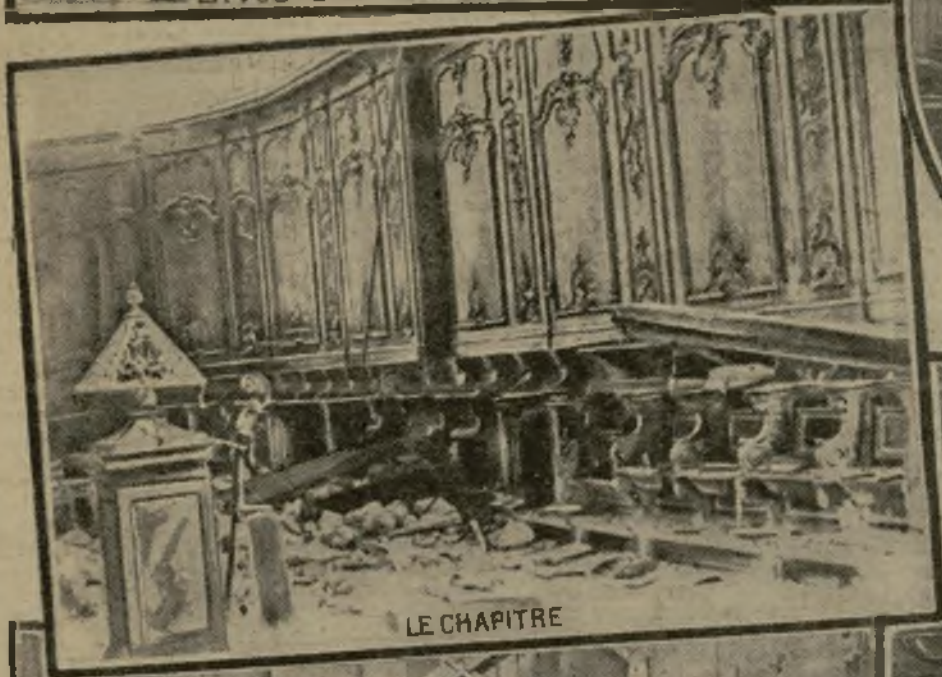
LA VOUTE TRANSPERÇÉE PAR UN OBUS



L'AUTEL



LE CHŒUR



LE CHAPITRE



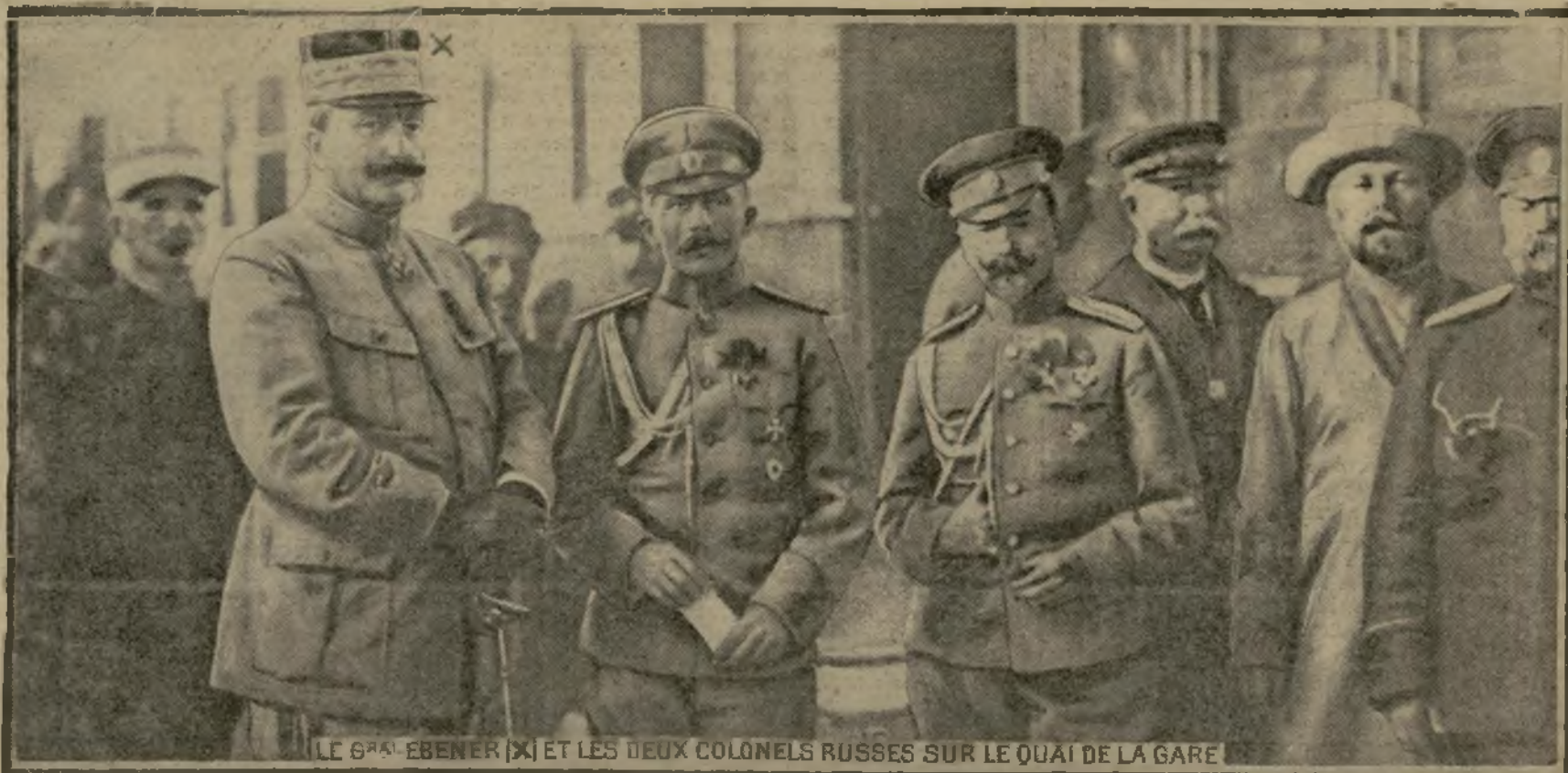
L'ENTRÉE DU CHŒUR



UNE VUE INTÉRIEURE

Les Allemands qui, dans leur rage d'avoir perdu Reims, s'étaient acharnés sur la cathédrale après la bataille de la Marne, bombardent systématiquement aujourd'hui la cathédrale de Verdun. Ce seul fait suffirait à nous prouver quelle déception a provoquée chez nos ennemis l'insuccès de leurs attaques contre la cité glorieuse dont l'héroïque résistance fait l'admiration du monde entier.

Le passage des troupes russes à Lyon



LE GÉNÉRAL EBENÉR (X) ET LES DEUX COLONELS RUSSÉS SUR LE QUAI DE LA GARE



LES CUISINES RÉGIMENTAIRES



(X) LA MASCOTTE D'UN RÉGIMENT



LES RUSSÉS SALUENT LE GÉNÉRAL EBENÉR

Les troupes russes récemment débarquées à Brest ont été dirigées sur Marseille où elles sont arrivées avant-hier. Une réception avait été organisée à leur passage à Lyon. Sur le quai de la gare le général Ebenér, gouverneur militaire, entouré de nombreux officiers de l'état-major de la région, s'entretint avec les commandants des régiments tandis que la population acclamait les soldats.

LES CONTES D'EXCELSIOR

L'autre papa

Dick Morkham sauta à bas du divan sur lequel il s'était assoupi. Où était-il?... Ah! oui, il se rappela... Il était dans la maison d'Adam Braid. Il n'était plus Dick Morkham, il était Adam Braid. La petite pièce du cottage où il se trouvait, claire et gaie, s'ouvrait sur la rue, les abeilles bourdonnaient autour des lavandes plantées devant la porte et sur les fuchsias qui fleurissaient sous la fenêtre. Cela respirait le printemps, le confort, le bien-être dans ce charmant logis... le sien désormais. Le sien!... Hum!... Il passa sa main sur son front. Le sien?... Était-ce sa faute si, sur le quai, ce matin, en débarquant, à Cower, ce matelot lui avait dit : « Bonjour Adam Braid. Te voilà revenu. On te croyait mort. Ta femme va être bien contente de te revoir. Tu sais, elle a hérité de sa tante Suzie, de Southampton. Tu as de la chance. »

Il avait quitté l'homme brusquement, agacé de cette ressemblance avec le disparu, et surtout de cet accueil joyeux qui s'adressait à Adam Braid. S'il était revenu, lui, Dick Markham, dans la sale rue de Whitechapel, qu'il avait quittée depuis quinze années, du diable si personne se serait réjoui de son retour! Était-ce sa faute, en arrivant dans le village, si cette fille de Lizzie, la belle-sœur d'Adam, lui avait sauté au cou. Et puis l'épicier, le cabaretier, le *parson* lui-même, tout le monde l'avait nommé joyeusement Adam Braid. Il les avait écoutés, stupide, à travers une demi-ivresse (car il avait avec lui-même fêté son arrivée en Angleterre depuis deux jours), et, ahuri de leurs cris et de leur surprise, il ne les avait pas détrompés. Était-ce sa faute s'il ressemblait à Adam, son camarade de régiment tombé là-bas, disparu, on ne savait au juste, dans les tranchées turques de Gallipoli? Il avait été le copain d'Adam, à cause de cette ressemblance. Au régiment, on les nommait « les jumeaux », et il était venu à Bow-churche pour rapporter à Mrs Braid le couteau, la montre, les souvenirs d'Adam, que celui-ci, avant l'assaut, lui avait confiés. Mais puisque tous ces gens voulaient qu'il fût Adam, alors quoi?... Lui, il n'avait ni femme, ni foyer. Enfant du hasard, il avait erré dans le monde au hasard. La guerre avait éclaté, il s'était engagé, la discipline l'avait amendé, il s'était bien comporté. Après la mort de Braid, il avait changé de corps. On l'avait envoyé en Egypte. Il revenait en congé avec les fièvres. Était-ce sa faute, à la fin des fins, si tout le monde le prenait pour Adam Braid et lui avait soufflé cette idée diabolique de se substituer à lui.

Cette fille de Lizzie l'avait conduit au cottage. Mrs Braid était absente, à Southampton, pour l'héritage. Lizzie travaillait dans une fabrique de tentes de campement. Il ferait bien de se reposer, lui avait-elle dit. Joyce, sa petite fille, reviendrait de l'école à cinq heures.

Parbleu! c'était bien simple, puisque tous les autres, ces damnés autres! lui disaient qu'il était Braid et lui suggéraient une supercherie abominable, dont il n'avait pas eu l'intention d'abord; ah! tous ses souvenirs de ruses et de coquinerie passées, avec des fumées de l'ivresse, lui remontaient au cerveau. La bonne farce! la bonne farce! Il serait Braid.

— Ah! un soldat.

Dick se retourna. Sur le seuil, une gamine de huit à neuf ans, les cheveux sur le dos, les pieds nus dans ses sandales, ses livres à la main, le regardait avec surprise, en souriant. Joyce Braid, la fille d'Adam. Il fallait parler.

— Joyce... Bonjour Joyce, articula Dick, adoucissant en fausset sa voix enrouée.

— Bonjour monsieur, répondit Joyce en entrant. Diable de début! Fichue gamine, qui ne le reconnaissait pas du premier coup pour son père...

— Monsieur! Tu ne me reconnais pas, Joyce? Tu ne vois pas qui je suis?...

— Oh! mais si. Vous êtes un soldat... Tante n'est pas là?...

Quelle idiotie! Elle n'y voyait pas claire. Sale enfant! Dick était déconcerté. Il fallait brusquer :

— Voyons, Joyce, c'est comme ça que tu reçois ton papa, ton papa qui revient de la guerre?...

Joyce le regarda tout droit avec ses yeux clairs, et éclatant de rire :

— Mon papa! Oh! mais non, vous n'êtes pas mon papa.

Dick sentit la colère le prendre. Une sombre fureur d'ivrogne et d'ancien chenapan lui montait à la gorge. Cette gamine allait-elle faire tout rater?...

— Je ne suis pas ton papa?

— Oh! mais non, monsieur le soldat.

— Je ne suis pas ton papa?... Vraiment! Ose donc le dire, petite bête, fit Dick presque menaçant.

— Non, vous n'êtes pas mon papa! Je n'ai pas peur des soldats. Maman m'a dit qu'ils étaient tous braves et bons. Mais ce n'est pas vous mon papa.

Elle n'en démordait pas. Dick articula malgré lui :

— Comment le sais-tu?...

— Vous voulez me faire une farce... Voyons, monsieur le soldat, papa ne m'appelle pas Joyce. Il m'appelle Jo. Ce sont les étrangers qui m'appellent Joyce. Et puis papa ne m'aurait pas dit : « Je suis ton papa. » Il m'aurait embrassée et je l'aurais bien reconnu tout de suite.

Irréductible! Ça tournait fâcheusement. Dick grogna, évoquant l'autorité de la tante :

— Enfin, quand tante Lizzie viendra, nous verrons bien...

— Mais, monsieur le soldat, pourquoi voulez-vous être mon papa?... Pourquoi dites-vous tante Lizzie?... Papa ne l'appelle jamais que Lie.

Joyce avait répondu à tout. Et elle venait de poser à l'imposteur la question la plus grave. Pourquoi voulait-il être son papa?...

L'entêtement de Joyce démonta Dick. Il avait bien pensé à la femme. Il n'avait pas prévu l'enfant. Il essaya d'un biais :

— Eh bien! si je n'étais pas ton papa, est-ce que tu m'aimerais tout de même?...

— Oh! oui, pas comme lui, mais j'aime tous les soldats. Dites, monsieur, voulez-vous me donner votre badge?

Dick enleva l'insigne régimentaire de sa casquette et le tendit à Joyce. Puis il insinua :

— Tu ne voudrais pas m'appeler « papa »?...

— Oh! mais non. Vous, tenez, vous serez « l'autre papa ». Voulez-vous du thé? C'est l'heure de mon goûter.

Dick était abasourdi. Un solide petit bloc, cette Joyce!... Une sorte d'admiration, un confus remords montaient au fond de lui, dissipant lentement son ivresse et sa colère.

Joyce s'était débarrassée de ses livres. Elle alla au buffet, prépara le thé, fit chauffer l'eau, tailla le pain, disposa les tasses, tout en bavardant :

— Vous avez joliment bien fait de venir ici. Je suis sûre que vous apportez des nouvelles de papa chéri?

Dick fit une grimace.

— Et maman va être très contente de vous voir. Tenez, voici votre thé. Vous l'aimez comme ça?... Moi, il faut que je mette beaucoup de lait... Oh! dites, savez-vous dire la bonne aventure dans le thé... Papa m'a appris à compter les petites bulles. On parie un chiffre, on pense à quelque chose, et si on a le chiffre juste, ce qu'on a pensé doit arriver. Tenez, je pense que papa doit revenir... Onze!... Un, deux, trois...

Joyce comptait les bulles :

— Onze!... Il reviendra.

Dick était superstitieux comme tous ceux qui ont longtemps cherché leurs chances. Le hasard des bulles le frappa. Adam Braid devait être vivant quelque part.

— Vous n'avez rien pensé? demanda Joyce.

— Mais si. Je pense beaucoup de choses. Dis-moi, Joyce, si ton papa revenait, tu serais contente?...

Et si quelqu'un te disait : « Je vais le chercher », tu aimerais cette personne?...

— Oh! oui, songez donc, il y a si longtemps que je l'attends!...

— Eh bien, adieu, Joyce. Je m'en vais, et n'oublie pas que je suis « l'autre papa ». Veux-tu m'embrasser?...

— Oh! oui, oui... Vous avez l'air si bon maintenant, comme papa.

Sacrée petite caboche d'enfant!... Les lèvres de Dick se posèrent sur les boucles blondes de Joyce. Il enfoua sa casquette sur ses yeux, chargea son sac sur son épaule et franchit le seuil. Au détour du chemin, il se retourna. Joyce lui faisait un signe d'amical adieu. Dick s'arrêta, agita sa main, et il se remit en route...

Deux mois plus tard, Mrs Braid reçut une note du War Office. Son mari était vivant, prisonnier en Turquie. Joyce parla de temps en temps de « l'autre papa ». Elle est persuadée que c'est grâce à lui que l'on a enfin des nouvelles de son vrai papa, dont elle a sauvé le *home*.

Claude.

Sir William Ramsay

A peine dans l'espace de quinze jours, l'Angleterre aura perdu deux de ses plus grands savants. La nouvelle nous arrivait tout dernièrement d'Egypte que sir William Horsley, le génial chirurgien, le maître anatomiste du cerveau, venait de mourir frappé d'une insolation. Aujourd'hui, sir William Ramsay disparaît. Ce sont deux deuils profonds pour l'Angleterre scientifique.

La mort de Ramsay frappe durement le pays, à l'heure où l'effort de tous les cerveaux est réclamé et quand derrière une Angleterre militaire nouvellement armée on voit que se dresse une Angleterre intellectuelle capable d'achever dans l'ordre des sciences appliquées industriellement la victoire remportée sur le champ de bataille. Faut-il rappeler les découvertes de ce merveilleux faiseur d'analyses et de synthèses chimiques?... Ses études sur la composition de l'air sont universellement connues. Nous lui devons la révélation de ces corps nouveaux, le krypton, le néon, le xénon. Il retrouva l'hélium que la spectroscopie nous avait révélé dans la composition du soleil. Enfin, en examinant la radioactivité de l'uranium dans un travail qui devait ouvrir la voie à la découverte du radium, Ramsay nous fit entrevoir comme une réalité, ce que les alchimistes du moyen-âge ont si longtemps cherché : la transmutation chimique!

L'aventure du jeune Ramsay est très simple. Grand joueur de *foot-ball*, un jour il se cassa la jambe. Pour se distraire dans son inaction forcée, il ouvrit un livre de chimie. Ce fut une révélation.

Cet épisode, qui détermina sa carrière, et le peu de souci scientifique que ce grand savant put constater dans l'éducation anglaise eurent leur influence sur William Ramsay à une heure décisive de l'histoire de son pays.

Les écoles anglaises sont dominées par l'enseignement littéraire classique. Même à l'école mili-



SIR WILLIAM RAMSAY

taire de Sandhurst, l'examen de sciences n'est pas obligatoire; à Woolwich (artillerie et génie) il ne l'est que depuis peu. Sur trente-quatre grandes écoles, trente ont à leur tête des hommes de culture classique, et, dans leurs examens, les postulants n'ont aucun intérêt à se présenter avec la branche des sciences qui ne leur donne pas un coefficient de points égal à celui auquel ils peuvent s'attendre dans la branche des lettres.

Des le début de la grande guerre, les commerçants anglais avaient conçu le projet de dépouiller l'Allemagne des industries chimiques et électriques dont elle avait le monopole. Des compagnies se formèrent, on organisa des comités, on construisit des usines. Nous ne connaissons pas encore le résultat de cet effort... que sir William Ramsay eut à surveiller de très près et auquel il apporta son concours.

Sir William Ramsay fut appelé à bien des conseils de fabrication des explosifs, des projectiles, de reprise aux Allemands des industries pharmaceutiques et tinctoriales... une grande tâche à laquelle, par leur enseignement premier, les Anglais étaient mal préparés.

Il fallait dire la vérité à la nation et lancer le cri d'avertissement. Sir William Ramsay, avec un certain nombre d'éminents savants, médecins, chimistes, physiciens, mathématiciens, signa un long manifeste dénonçant le danger de l'ignorance du pays « à tous les degrés de l'échelle sociale » et réclamant une réforme absolue de l'enseignement qui doit avoir pour base essentielle la connaissance des sciences exactes.

C'est un excellent et très courageux service que sir William Ramsay aura rendu à sa patrie.

C'est un excellent et très opérateur service que considérable par son caractère que par son énorme apport à la science moderne.

Collingham.

POUR RELIER "EXCELSIOR"

Nouveaux prix depuis janvier 1916

Notre reliure électrique, à nos bureaux...	3 fr. 25
Par poste, recommandé...	4 fr. »
Cartonnage élégant, à nos bureaux...	1 fr. 75
Par poste, recommandé...	2 fr. 30

La Belgique vue de l'autre côté du fil électrifié



Flessingue.

Des 7 heures, nous passons l'Escaut. Le petit bateau de Breskens emporte nombre de cyclistes qui, comme nous, vont consacrer ce beau dimanche de printemps à une promenade le long de la frontière belge. Il y a même, parmi nous, qui, en fiets, vont voir les « Moften » derrière leurs fils électrifiés, de fraîches paysannes zélandaises aux bras rouges, aux doux yeux bleus, en jupe large et fichu de soie que fixent des bijoux d'or d'un travail délicat.

Et bientôt nous pédalons à travers la riche campagne flamande.

Voici Cadzand : un village de boîte à jouets. Pénétrons dans l'église. Cependant que l'orgue mugit, les psaumes au rythme large montent entre les murs nus. Je regarde ces visages glabres de vieux paysans à l'air pénétré, ces vieilles aux bonnets d'arachnée dentelle, le pasteur en méditation dans sa chaire et qui ressemble à de Saint-Vallier. Un des chefs de la communauté quitte sa stalle et vient nous faire observer sans aménité qu'on n'entre pas au temple en simple curieux un dimanche. Le charme du paysage n'agit plus ; nous touchons à l'un des éléments qui différencient cette Flandre hollandaise, cette Flandre des Elats, de notre Flandre catholique belge.

Poursuivons notre route. Nous voici dans les dunes de Cadzand.

D'un bateau qui se trouve en face de nous, dans les eaux territoriales hollandaises, on pourrait, me dit-on, voir les Allemands se promener sur la digue de Knoeke, les mouvements des trains et des autos autour du mole de Zeebrugge... Ce dernier port, Middelkerke et Westende ont surtout souffert sur la côte belge. Cependant, partout, les Allemands redoutent les attaques des monitors anglais et l'on me dit qu'à Knoeke même ils ont creusé près de l'hôtel de ville un abri souterrain bétonné où ils se réfugiaient dès que les navires commencent à « taper ».

On sait que lors de l'alerte du 31 mars dernier, en Hollande, les agents de la propagande allemande firent courir les bruits les plus extraordinaires pour tâcher de provoquer une panique et préparer l'opinion publique à l'invasion allemande. Il est des villes où l'on alla même jusqu'à afficher que les Anglais débarquaient entre Flessingue et la côte belge, notamment à Cadzand. « Il faut que vous voyiez ce grand port de Cadzand », nous dit un ami qui nous accompagne. Et nous nous trouvons bientôt au bord d'une vulgaire petite crique où l'on voit, posés de guingois sur un limon puant, deux pauvres bateaux de pêcheurs de crevettes à la coque rebondie, tout l'armement du port de Cadzand où les Anglais devaient débarquer... Mais voici qui est plus intéressant : notre guide qui connaît le pays comme pas un, son histoire, son folklore et ses paysages, nous avertit que nous allons pendant quelque temps suivre une digue dont il est parlé dans un passage de la *Divine Comédie*. Dante Alighieri, en effet, nomme Cadzand et parle des digues que construisirent de ce côté les Flamands en lutte perpétuelle avec la mer. Voici le Zwyn, estuaire ensablé par où passaient jadis les caravelles qui portaient à Bruges toutes les richesses du monde, au temps où la Venise du Nord, résidence des ducs de Bourgogne, empêchait l'essor d'Anvers. Le Zwyn fait aujourd'hui la démarcation entre la Hollande et la Belgique. Il ne s'emplit d'eau qu'aux fortes marées. Les hérons et les mouettes seuls le hantent d'ordinaire. Aujourd'hui,

d'hui, il est coupé en deux par le fil électrifié des Boches. De sinistres poteaux aux couleurs prussiennes y ont été plantés de loin en loin, et même on y voit deux ou trois *feldgrauen* qui montent une garde sans doute peu agréable sur ce terrain propice aux fièvres paludéennes.

Nous allons boire la goutte chez la Louise. C'est une vieille prodigieuse, âgée de quelque quatre-vingts ans, avec une jupe en toile d'emballage, des sabots, une longue mèche de cheveux gris qui lui tombe sur la joue droite ; elle me rappelle un peu la Hille Bobbe de Franz Hals. Elle s'exprime dans un patois truculent, jordaenesque, ponctué de jurons expressifs. Elle voit la guerre universelle sous un angle restreint : son pré est coupé en deux par le fil électrique, et chaque matin elle s'en va demander aux soldats allemands, qui la connaissent et rient de ses apostrophes, quand cette maudite guerre, « leur » guerre, prendra fin. Elle a hâte de pouvoir disposer de son pré en entier. Et cela finit, chaque fois, par une bordée d'injures à l'adresse du kaiser, pour qui elle imagine des suppliques raffinées.

Quel enchantement de revoir Sluis (l'Ecluse), avec ses beaux remparts plantés d'arbres qui me rappellent Condé-sur-l'Escaut, et ses vieilles rues désertes où, dans la torpeur des après-midi ensoleillés, s'égoutte le chant du carillon ! Sur le canal de Bruges, qu'a si souvent peint Gilseul, sont encore amarrées plus de cent péniches belges réfugiées là depuis 1914 et qui abritèrent alors des milliers de pauvres fugitifs. Tout contre la frontière, c'est encore Sainte-Anne-Termuiden, chère aux peintres, avec sa place adorable, ses vieux arbres en charmille menant à l'entrée de la haute tour de l'église.

De la frontière, il n'est pas difficile de voir les travaux de retranchement auxquels travaillent les malheureux prisonniers russes et qui s'avancent jusqu'à cinq cents mètres du territoire hollandais. Contre qui, contre quoi ces travaux sont-ils dirigés ? Il semble qu'en les faisant aussi ostensiblement près de la frontière les Allemands veuillent faire croire aux Hollandais qu'ils ont de très sérieuses raisons de redouter un débarquement anglais et l'arrivée de troupes qui les prendraient à revers de ce côté. *Stimmung machen* : cela fait partie du système militaire allemand, comme les fortifications de campagne bétonnées, l'emploi des gaz asphyxiants, les massacres et incendies du genre de ceux dont fut gratifiée la Belgique au début de cette guerre.

L'après-midi, nous nous rendons à Eede et, en même temps qu'une bonne centaine de promeneurs, nous voyons de près Middelburg, la vie d'un village belge occupé par un beau dimanche comme celui-ci. Les deux rues principales de ce village descendent en droite ligne sur le fil électrique. Le regard les prend en enfilade et nous voyons fort distinctement des soldats allemands en blouse blanche sortant des maisons où y entrant, d'autres qui déchargent un grand chariot, deux hussards de la mort qui s'avancent vers la frontière, de grands bocks à la main, et puis, spectacle édifiant, la tournée du Rittmeister, qui habite cette belle maison blanche, là-bas, près de l'église. Il est un peu bedonnant, mais sa tenue est pleine d'élégance. Machinalement, en marchant, il donne, avec une badine qu'il tient à la main, de petits coups secs sur ses belles guêtres jaunes. Le voici qui s'arrête — pas bien loin de nous — auprès d'un groupe de fillettes qui sautent à la corde. Il se fait observé. Il serre la main aux enfants, leur donne quelques « cents » ou quelques pfennigs qu'il puise dans la poche de son pantalon. Malgré soi on pense à je ne sais plus quel dessin terrible du Forain ou d'Abel Faivre : « Et dire que j'ai tué la mère ! » Mais voici qui est plus intéressant : le Rittmeister parti, j'observe qu'une femme tenant son enfant par la main, profile de ce que la sentinelle lui tourne le dos de temps en temps pour envoyer des baisers à un homme qui se trouve parmi nous, un paysan dans les yeux duquel je vois briller de grosses larmes... Et voilà comment les Ames peuvent encore correspondre, parfois, à travers les barreaux de la cage...

Louis Pierard.

La commission est chargée de présenter un nouveau texte

Après quatre séances de discussion sur le principe du contrôle parlementaire aux armées et la procédure à adopter pour son organisation, la Chambre s'est arrêtée hier à la solution que nous avions fait prévoir dès le début. Elle a renvoyé à la Commission de l'armée, chargée de statuer d'urgence, tous les textes dont elle était saisie.

Le débat s'ouvrit sur un contre-projet de M. Paul Benazet tendant à la nomination par la Chambre d'une délégation directement chargée par elle d'exercer, sans aucune intervention dans la conception, la direction ou l'exécution des opérations militaires, le contrôle sur des objets précis et sur place, de tous les services ayant la mission de pourvoir aux besoins des armées, délégation composée de trente membres pris dans les six commissions de l'armée, du budget, de l'hygiène, de la marine de guerre, des postes et télégraphes et des travaux publics.

Combattu par M. André Tardieu, rapporteur, qui s'en tint invariablement au texte de la commission, le contre-projet de M. Benazet recueillit l'approbation partielle de M. Louis Dubois, puis l'adhésion du président du Conseil.

Jeudi, au cours de son intervention, M. Aristide Briand avait déjà montré les inconvénients pouvant résulter de l'adoption du texte de la commission qui fait désigner les membres de la délégation par les groupes :

— Avec ce texte, dit-il hier à nouveau, on risque d'avoir deux catégories de contrôleurs : ceux de première zone, délégués directement par la Chambre, et ceux de deuxième zone, choisis par les commissions pour des missions spéciales. Cela peut, malgré tout, aboutir à une dualité fâcheuse.

« Il ne peut plus s'agir à l'heure actuelle de question de groupes, de représentation de nuances politiques mais d'une question de défense nationale.

« Bien que la question de procédure soit du ressort de la Chambre, le gouvernement estime néanmoins qu'il serait préférable que les membres appelés à faire partie de la délégation directe eussent suivi les débats et les études poursuivies depuis vingt-trois mois dans les commissions. » (Applaudissements.)

M. d'Aubigny, auteur d'un contre-projet, vint se rallier à celui de M. Benazet. M. André Tardieu revint à la tribune demander à la Chambre d'écarter les contre-projets pour arriver enfin à se prononcer sur l'article premier du texte de la commission. Il n'avait pas regagné sa place que le général Pédoya, président de la commission de l'armée, se levait à son banc et demandait le renvoi. Celui-ci était de droit. Il fut donc prononcé.

Aujourd'hui, espère-t-on, la commission de l'armée présentera à la Chambre un nouveau texte transactionnel.

La Chambre adopta ensuite, par 479 voix contre 0, le projet relatif aux quatre contributions.

Léopold Blond.

Nouvelles parlementaires

Les noms des citoyens morts pour la patrie seront perpétués

La commission de la législation civile et criminelle vient d'être saisie du projet de loi déposé par le gouvernement dans le but de perpétuer les noms des citoyens morts pour la patrie.

L'article premier du projet est ainsi conçu :

« Au cas où le dernier représentant mâle d'une famille, dans l'ordre de la descendance, meurt à l'ennemi sans postérité, le droit de relever son nom, en l'ajoutant au leur, appartient à ses successibles jusques et y compris le sixième degré, du sexe masculin, vivant lors de son décès, agissant tant pour eux que pour leurs enfants mineurs nés ou à naître.

« Ils devront, à l'effet de l'exercer, se pourvoir par voie de requête devant le président du tribunal civil du lieu de l'ouverture de la succession, les majeurs dans les cinq années qui suivront la transcription de l'acte de décès du défunt sur les registres de l'état civil, les mineurs dans les cinq années qui suivront leur majorité, si, d'ailleurs, ce droit n'a pas été revendiqué en leur nom, au cours de leur minorité, par leurs représentants légaux.

D'autre part, l'article 5 du projet dit que tout individu, s'il est dans l'ordre de la descendance le dernier représentant mâle d'une famille, peut, en prévision du cas où il serait tué à l'ennemi sans postérité, transmettre son nom patronymique par disposition de dernière volonté à l'un de ses parents ou degré successible même non appelé à sa succession.

Cette disposition a pour effet d'exclure tous autres ayant droit aux termes de l'article premier.

ECOLE Boulevard Poissonnière, 19 **PIGIER**
Rue de Rivoli, 63
Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.

En feuilletant les Revues

Dans la *Revue des Deux Mondes*, M. L. de Lannay étudie longuement le *Problème franco-allemand du fer* :

Je reviens donc à l'hypothèse élémentaire et que la plupart des Français admettent de prime abord, subissant de controverses et de phrases : au lendemain de la paix, l'Alsace-Lorraine sera à nous tout entière, économiquement aussi bien que politiquement, avec son minerai de la Sarre ; aucune restriction n'aura été admise, et nous pourrions utiliser tous les minerais ; nous pourrions, dès le premier jour, employer à nos reconstructions la houille et l'acier de belles usines restées intactes, qui ne l'oublions pas cependant car ce sera là un autre danger à éviter, appartenant à des particularités des actionnaires allemands. Mais alors la seconde question va se poser. Quand on a hérité, il faut s'occuper de gérer sa fortune. Pouvoir produire beaucoup de fer, c'est à merveille ; mais il ne faudrait pas, faute d'acheteurs, nous trouver bientôt dans la position de l'apprenti sorcier qui avait envoyé un balai magique lui chercher l'eau et, ne sachant comment l'arrêter, courait risque d'être inondé. D'autant plus que les balais magiques de l'industrie marchent en dépenses de la houille, cette houille dont nous manquons ! Ici encore quelques prévisions de chiffres sont nécessaires.

Voyons d'abord ce qui va se passer pour la houille. A la veille de la guerre, la Lorraine restée française produisait 18,5 millions de tonnes de minerais, dont elle exportait plus de 8. Il est vrai que nous en importions, d'autre part, 1,5 millions ; mais ce sont des minerais riches et purs que la Lorraine ne peut nous fournir. A ces 18,5 millions de tonnes vont s'ajouter le 21 millions de la Lorraine allemande (en laissant de côté le Luxembourg) ; soit, au total, sur le pied d'extraction actuel, 40,5 millions, au lieu de 18,5 précédemment utilisés. Je suppose que la France ait la prétention de tout traiter et élaborer elle-même, quelle forme ses frontières à toute exportation de minerais, comme le réclament des voix très fortes qui parlent volontiers de trahison, dès que l'on veut commercer avec l'étranger, qu'arriverait-il ? Sans entrer dans des calculs techniques dont ce n'est pas la place, on peut admettre que chaque tonne de minerai traitée en France demande, pour arriver à des produits finis, environ 1.300 kilogrammes de charbon (sous la forme de coke ou de houille). 29 millions de tonnes de minerais supplémentaires exigeront donc 37,7 millions de tonnes de houille. Admettons que l'on autorise les exportations en Belgique et en Angleterre (5 millions de tonnes de minerais), il faudra encore 31,2 millions de tonnes en supplément. Or, actuellement, nous produisons 11 millions de tonnes de houille (chiffre stationnaire) et nous en consommons 62 millions. Notre déficit, qui est déjà de 21 millions de tonnes, passerait donc à près de 53. Quand même nous obtiendrions les 17 millions de tonnes de la Sarre (ce dont on voit ici l'intérêt majeur), il en resterait 36 à trouver. Sur les 21 millions de tonnes que nous importions avant la guerre (au lieu de 36), l'Angleterre en fournissait 10 millions et la Belgique 4 millions. Pres de 7 millions de tonnes venaient d'Allemagne, en augmentation rapide d'année en année, et, si nous les y prenions, c'est que nous y avions économisé. Avec la houille votée du monde, nos deux alliés, qui ont eux-mêmes une très grosse industrie à alimenter, ne peuvent exporter chez nous un tonnage beaucoup plus fort : les États-Unis vont loin de nous ; il faudra donc, de toute nécessité, acheter quelque 22 millions de tonnes de houille en Allemagne. L'Allemagne seule a de telles richesses en houille qu'elle peut vendre beaucoup de charbon, surtout si sa sidérurgie décroît. On voit aussitôt combien est vaine la prétention de cesser toute relation industrielle avec les Allemands après la guerre.

Et encore, je n'ai envisagé que les chiffres actuels, sans tenir compte d'un accroissement dans la production industrielle qui se manifeste d'année en année. Pour le traitement du fer, ce gros mangeur de charbon, on s'était outillé, des deux côtés de la frontière, en vue d'un développement intensif. Particulièrement dans notre bassin de Briey, une vingtaine de mines nouvelles devaient atteindre bientôt chacune plus de 2 millions de tonnes de minerais, soit, au total, 40 millions de tonnes, alors que l'extraction de 1913 a été seulement de 19,5. Ce serait quelque 26 millions de tonnes de charbon en plus à acheter. Nous retrouvons donc ici, à l'état aigu, cette difficulté de la houille sur laquelle j'ai insisté dans un article précédent.

De toutes façons, on arrive à cette conclusion que le jour où nous disposerons de la Lorraine allemande, il nous faudra ou vendre les minerais à l'étranger, ou acheter beaucoup de charbon et de coke en Allemagne, ou, au moins, chez nous, une crise métallurgique de surproduction, ou fermer des mines. La dernière solution a ses partisans, et c'est pour y répondre d'avance que le ma sans attaché à rappeler les évolutions possibles de la métallurgie. Il peut sembler sage et prudent, si on a trop de minerais sur le présent, de les réserver pour l'avenir et d'assurer l'alimentation des générations futures. Cela rentre bien dans les habitudes françaises.

L'article publié cette semaine dans la *Revue hebdomadaire* par M. Emile Boutroux, l'illustre philosophe, a la valeur d'un noble programme d'avance, de tolérance, de respect pour les croyances et les opinions de chacun de nous.

S'il est une leçon, dit-il, qui se dégage avec évidence de l'épreuve que nous traversons, c'est la nécessité d'extirper définitivement de notre société ce fléau, particulièrement fécond en luites éternelles ou funestes : l'intolérance en matière religieuse. Non seulement il est trop clair qu'à s'attaquer aux consciences on détonne vers des objets imaginaires ou inaccessibles des forces qui pourraient être efficacement employées à combattre des maux palpables et que la patrie réclame pour défendre son existence même ; mais l'événement a prouvé que, devant le devoir commun, les Français, en dépit des barrières que la politique a essayé de dresser entre eux, sont spontanément unis de pensée, de cœur et de volonté.

Comment ces hommes, qui ont mêlé leurs âmes et leur sang, qui, ensemble, avec la même foi et la même abnégation, se sont dévoués à la patrie et à l'idéal, pourraient-ils se consentir, la paix rétablie, à redescendre, des hautes régions où leur enthousiasme les a transportés, dans cette arène des ambitions et des passions individuelles, où il n'est plus question que de pouvoir et de domination ? Un sentiment général se manifestera, alors, de façon irrésistible : revenons franchement et sans réserve à ces principes de 89 : « Tous les citoyens, étant égaux aux yeux de la loi, sont également admissibles à toutes les dignités, places et emplois publics, selon leur capacité et sans autres distinctions que celles de leurs vertus et de leurs talents... Nul ne doit être inquiété pour ses opinions, même religieuses, pourvu que leur manifestation ne trouble pas l'ordre public établi par la loi. »

Cette déclaration de principes faite, M. Emile Boutroux montre l'éternel effort des consciences pour faire respecter leur droit à la liberté.

L'effort de la liberté de conscience pour se faire jour et obtenir le droit de cité au sein des sociétés humaines est l'un des événements essentiels de l'histoire universelle. Que signifie le nom de Socrate, sinon, en même temps que l'obéissance scrupuleuse aux lois établies, la revendication du droit de penser et d'enseigner conformément à ce que l'on croit, en conscience, être la vérité ? Qu'est-ce que la religion, qu'est-ce que la philosophie, qu'est-ce que la science, sinon de triple commandement, sacré aux yeux de la conscience, de faire valoir, en face de la puissance matérielle, si imposante soit-elle, les droits de l'idéal, de la raison, de l'expérience ?

M. Boutroux rappelle que l'emploi de la force et les persécutions n'ont jamais rien pu contre la puissance supérieure de la conscience.

L'avènement de la conscience dans l'homme représente précisément l'apparition d'une puissance toute spirituelle, laquelle se détermine d'après des raisons irréductibles à la force ; telles : l'idée de la vérité, l'idée de la justice, l'idée du devoir. Il s'ensuit que la force la plus énorme se brise devant la conscience la plus désarmée. Socrate ne se défend pas, mais voit docilement la ciguë ; et sa pensée s'élève, à tout jamais, dans la substance de l'esprit humain. Le christianisme pénètre les âmes avec une rapidité et une puissance prodigieuses, non seulement malgré les persécutions, mais grâce à ces persécutions mêmes. Dans les temps modernes, les puritains, persécutés en Angleterre, fondent les États-Unis. Et la révocation de l'Édit de Nantes, en même temps qu'elle priva la France d'une population d'élite, détermina contre elle, à l'étranger, les rancunes, les haines les plus tenaces et les plus funestes.

Après avoir montré quels rapports, faits de sympathie, de bonne foi et de tolérance peuvent avoir l'État et le monde divers et mystérieux de la Pensée, M. Boutroux souhaite que, au lendemain de l'effroyable et glorieuse tourmente actuelle, les Français de toutes les croyances et de toutes les opinions multiplient leurs forces de travail et de création, au lieu de les gaspiller en des luites éternelles, et les consacrent entièrement au service de la France :

« Ce qui est juste, dit-il, c'est que chacun, l'État comme l'individu ou l'association, le croyant comme le libre penseur, consacre ses aptitudes spéciales, ses puissances, ses moyens d'action propres à la tâche, qui s'impose à tous, de faire la société humaine toujours plus ardemment et efficacement éprise de vérité et de justice... »

Une collaboration cordiale pratiquée par tous les hommes dévoués au bien et à la patrie, quelles que soient les différences de leurs croyances : tel est le devoir que la raison nous dicte ; tel sera le bienfait que nous laisseront les sacrifices immenses et les dévouements sans bornes, les efforts surhumains, si fraternellement mis en commun, sans acception de rang ou d'opinion, par tous les enfants de « la douce France ».

De la Renaissance cette amusante anecdote :

A LA MALMAISON

Le château est fermé, après six semaines de fructueuse réouverture : 10.500 francs d'entrées, malgré le mauvais temps, au lieu de 7.400, en 1915. Excellente démonstration pour la thèse des musées payants, dont le conservateur Jean Ajalbert est un vif partisan.

D'ailleurs, la Malmaison en donnait pour leur argent aux visiteurs : concerts de musique ancienne, sous le patronage de M. Dalbuis, — et l'aviation borche, magnifique trophée, dont un professionnel racontait la capture, expliquait le mécanisme, l'armement comparé à nos aéroplanes. C'était une leçon de choses, qui manquait aux exhibitions mortes des musées de l'Armée et des Invalides.

Entre tant d'anecdotes que rapporte M. Jean Ajalbert, celle-ci est des plus savoureuses :

On demande le Conservateur. Un groupe de jeunes filles, avec un bouquet, dont l'une prend la parole...

Pour se reposer, leur faire les idées claires, la veille du brevet, la directrice d'un grand pensionnat avait conduit ses élèves en promenade, à la Malmaison. Entre un tour dans la roseraie, une visite dans les appartements de Joséphine, elles avaient écouté la démonstration du mécanisme...

Le lendemain, elles tombèrent sur ce sujet de composition : « Parler de l'aviation. » Elles en avaient parlé — et comment ! Toutes boules blanches !

Alors, elles s'étaient cotisées pour aller remercier le Conservateur...

Les "vient de paraître"

Au Yun-Nan et dans le massif du Ken-ho, par le docteur A.-F. Legendre. — Deux années au Séichouen (même auteur). — Kientchang et Lolotie (même auteur) (Librairie Plon).

A l'heure où, tant par sa politique intérieure que par l'importance des problèmes économiques et internationaux qui s'élèvent en Extrême-Orient, l'Europe bouleversée envisage déjà les champs d'action où les vainqueurs devront opposer leurs influences au vaincu, tout livre sérieux, riche de vues, contrôlé dans ses sources, écrit sur l'Ex-Empire-Céleste, est un livre précieux et digne d'être signalé.

Ces trois ouvrages ajoutent une valeur supplémentaire à celle que leur concède leur copieuse documentation. Ils sont signés de M. le docteur A.-F. Legendre, directeur de l'École de Médecine de Tchientou (Séichouen), plusieurs fois chargé de missions en Chine, et tout ensemble un excellent sinologue, un savant de toutes les choses de l'Est, un explorateur intrépide, un soldat vaillant, et, s'il faut tout dire, en plusieurs circonstances tragiques, un héros.

Le livre *Kientchang et Lolotie* a été couronné par l'Académie française. Illustré de cartes et de documents photographiques, c'est tout l'illuminé d'une prospection non sans péril, mais non sans gloire, sur les confins du Thibet chinois et dans une région qui intéresse la France à plus d'un titre. Deux années au Séichouen sont mieux qu'un récit de voyage, et il n'est pas outré de dire que, lues ces pages, le plus profane des lecteurs possède des lumières très nettes, non seulement sur la topographie et les mœurs de cette région si typique, mais encore des aperçus aussi neufs qu'exactes sur la civilisation chinoise. Quant au Yun-Nan et massif du Ken-ho, abondamment illustré, les récents mouvements révolutionnaires du Sud lui donnent une actualité particulièrement heureuse. C'est de cette contrée que partit, l'année dernière, un grave mouvement séparatiste encore mal étouffé, bien que Yuan Ché K'ai soit mort. Voisin de notre Tonkin, le Yun-Nan n'a certes jamais été plus clairement défini aux yeux occidentaux.

En résumé, trois livres qui, par leur érudition et la somme de vérités pratiques qui y est enclose, dépassent d'une grande hauteur les petits bouquins de pittoresque exotique trop souvent fabriqués par des voyageurs pressés. Il serait à souhaiter que, après la guerre, beaucoup de Français, pour nous donner une plus large connaissance du monde, fissent en d'autres pays où nous avons des intérêts moraux et matériels des enquêtes aussi scrupuleuses, aussi fécondes, que celles du docteur Legendre en Chine.

Avec Charles Péguy, de la Lorraine à la Meuse, par Victor Boudon. (Hachette).

Un livre à situer parmi les mémoires et récits de guerre, certes, mais à la digne place qui lui est due. La personnalité de Charles Péguy, les lettres de lui que l'on peut trouver ici — inédites — à côté d'autres lettres signées capitaine Claude Casimir-Périer, les pages liminaires, si belles et si fortes, que signe Maurice Barrès, le récit poignant, simple et probe que l'auteur échoitonne entre août et septembre 1914 : autant de raisons pour attacher à ces pages de pieux et fidèles souvenirs un mérite qui ne leur sera pas discuté. Et M. Barrès dit fort légitimement : « Vous allez voir Péguy frappé debout au milieu de ses hommes et, tel que la postérité l'appréciera, il vous apparaîtra au cours de ces trente jours de guerre comme un homme de la plus vraie France... un contemporain de Joinville et de Jeanne d'Arc, un Français de la France éternelle ».

Notre passion, par l'auteur d'Ariel esclave. (Édition de la Phalange Georges Grès.)

La dédicace est belle : « A mes frères, les poètes et les artistes, morts à l'ennemi, vivants en nous ». On trouvera en cet opuscule des éphémérides de l'émotion française, notées en vers par un myope portant binocle n° 6, mais qui pourtant, à l'occasion, sait lancer la strophe vers des buts très élevés. L'auteur d'Ariel esclave ne prétend pas être le poète, le grand poète qui naîtra de la guerre, mais son recueil a la foi et pourrait être sous-titré le petit *Credo* d'un mineur auxiliaire. C'est déjà quelque chose.

La Ville envahie, par Paul de Saint-Maurice (Perrin et Cie)

Ce que peut souffrir une ville où l'Allemand est entré armé au poing, où il s'est installé en maître, où fonctionne sa « kommandantur », est pu donner matière à un livre compact. L'auteur a mieux agi en agréant en un peu plus de cent pages la matière qu'un autre eût préféré délayer. Le récit présenté serré et bien nous porte plus que tous les développements. Multitude de phrases : des faits, brutaux, vrais. C'est ainsi qu'il fallait conter le calvaire de la ville envahie. Et c'est aussi par cette évocation des temps du retour « où l'on retrouvera la table de famille » qu'il convenait de conclure ce procès du Droit contre tous les arbitraires de la Force.

D'azur, d'argent et de pourpre, par Mme ANAÏS MARAVAT-BERTHON.

L'auteur n'est pas une inconnue pour les lecteurs d'Excelsior qui publièrent naguère encore l'un de ses poèmes. Le présent ouvrage célèbre, par de généreux échos, en des chants simples mais sincères, nos soldats et celles qui les suivent lorsqu'ils ont versé leur sang. De titre en titre, chaque poème s'engage bien et dit son intention, avec franchise, netteté et couleur. Artiste et femme de cœur, rompue à l'art de la métrique, Mme Maravat-Berthon signe un recueil élevé, tendre, et qui donne à penser qu'en effet l'honneur reviendra peut-être aux femmes de composer, sur la guerre, les vers où la postérité retrouvera l'écho le plus véritable et le plus humain de nos rouges émotions.

Le Coupe-Papier.

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMÉDIE

Le *Dédale*, *Britannicus*, précédé de la *Bonne Mère* — représentée à la place du *Mariage de Hocke*, pour cause d'indisposition de Mme Huguette Duos — composaient les spectacles de vendredi et samedi. Dimanche la Comédie a encaissé environ huit mille francs avec ses deux représentations : *Les Deux Gloires* et *Primrose*, l'après-midi; le soir : *L'Anglais tel qu'on le parle*. La distribution de l'acte de M. Tristan Bernard a subi un double changement annoncé en dernière heure, au moyen de bandes apposées sur les affiches : Bernard et Allieux ont joué Eugène et l'inspecteur à la place de Féraudy et Lafon.

Depuis que *L'Anglais tel qu'on le parle* est entré au répertoire de la Comédie-Française (1^{er} janvier 1907), le rôle de l'« interprète » Eugène — créé à la Comédie-Parissienne (Athénée) le 28 février 1899 par Modot — n'avait été joué, rue de Richelieu, que par Coquelin cadet, puis par Féraudy qui s'en empara le 27 avril 1908. Le savant artiste l'a jalousement conservé pendant huit années; il se plaisait à le jouer à la suite d'une « grande pièce » où il avait tenu brillamment un rôle de belle envergure, afin de donner au public une nouvelle preuve de la souplesse de son talent. Dimanche, Féraudy a bien incarné le vieil invalide des *Deux Gloires*, en matinée; le soir, nous ne l'avons pas revu dans *L'Anglais*! La raison? je l'ignore; cela importe peu d'ailleurs, car Bernard a obtenu un succès de rire et de bravos égal à celui de son prédécesseur. Sans doute, Bernard joue Eugène avec moins de profondeur que Féraudy; mais oui, on peut être profond dans la farce la plus extravagante et je n'ai pas trouvé chez le nouvel « interprète » cet abaissement où perçait, malgré tout, une légère nuance d'inquiétude qui, sans altérer le comique de la situation, nous montrait tout de même la misère de ce pauvre diable bien dévidé à gagner sa vie « aux dépens de qui il appartiendra », comme le Sganarelle du *Médecin malgré lui*. Bernard est plus guilleret; tout rond, tout franc, très simple, il « respire » la bonne humeur, et sa grosse figure réjouie déridait les plus moroses. Quand se décidera-t-on à lui confier Perrichon? L'événement vient de démontrer qu'il est utile de doubler Féraudy dans tous ses rôles.

Allieux est excellent dans l'inspecteur; il le joue gaîment, avec un naturel parfait, et il a le bon goût de ne point ramasser son interprétation — débit, tenue, mise, allure — jusqu'à cette vulgarité que l'on se plaît, au théâtre, à attribuer aux policiers.

Les spectacles sont affichés jusqu'au 30 juillet et la matinée de dimanche prochain est « payante » comme les autres! Or, il était d'usage à la Comédie de donner tous les ans trois matinées gratuites : la première et la dernière de la saison, et celle du 14 juillet. En réalité, il n'y a pas eu de représentation gratuite à la Comédie-Française depuis le dimanche 28 juillet 1914, puisque la matinée du 14 juillet 1915 était réservée aux jeunes soldats et celle du 14 juillet 1916 aux militaires blessés, munis de billets délivrés par le service de santé (par ordre supérieur). Pourquoi impose-t-on cette privation à la population parisienne? Me direz-vous que, pendant la guerre, il ne doit pas y avoir de réjouissance publique? Mais les théâtres sont ouverts; ils fonctionnent normalement; ce serait donc le seul fait de la gratuité du spectacle qui lui donnerait le caractère de réjouissance! Ainsi seuls les spectateurs fortunés ou, pour le moins, aisés, auraient le droit de chercher au théâtre un peu d'allegement à leurs ennuis, tandis que les pauvres, les déshérités, resteraient frustrés de toute distraction! La Comédie est trop généreuse pour admettre semblable raisonnement; il suffit, n'en doutez pas, d'attirer l'attention de l'Administrateur et du Comité sur ce point et j'ose espérer que, suivant sa tradition, la Comédie offrira sa première matinée de la nouvelle saison, le dimanche 3 septembre 1916, au peuple de Paris, qui, confondu avec les soldats et les blessés, sera heureux d'acclamer de belles œuvres françaises interprétées par de grands artistes français.

Et puisque je traite une question d'ordre administratif j'en profite pour réclamer un peu plus de rigueur dans la surveillance de la tenue de la Maison où un contrôle attentif et permanent est plus que jamais nécessaire. Il ne faut pas, par exemple, que de nombreux acteurs aient licence de désertar la scène avant la fin du troisième acte du *Monde où l'on s'ennuie*, ainsi que je l'ai noté, avec peine, lors de l'avant-dernière représentation de cette pièce; il ne faut pas qu'Albert Lambert fils interprète l'abbé du *Duel* avec sa barbe, puisqu'il représente le vicar d'une paroisse de Paris; il ne faut pas que les sociétaires dédaignent les rôles de second plan du répertoire. L'autre jeudi, dans *Polyeucte*, Mlle Delvaux jouant Pauline, Mlle Garay-Myril a interprété Stratonice; elle s'y est montrée très convenable, soit; mais le rôle devait revenir à Mlle Madeleine Roch; le jour où celle-ci jouerait Pauline à son tour, Mlle Delvaux reprendrait Stratonice.

Et voilà comme on fait les bonnes affaires.

Emile Mas.

A l'Opéra-Comique. — Jeudi soir, Werther sera joué par Mlle Alice Bayon; la brillante artiste chantera le rôle de

Charlotte, qu'elle a marqué de sa personnalité si remarquable, avec Mlle Camille et MM. Léon David, Ghasne, Azéma, etc. Mlle Marydors jouera *Manon* samedi soir avec MM. Léon David, Jean Périer, Alard. Dimanche, en matinée, *Madame Butterfly* (Mlle Davelli), MM. de Grens et Allard. Le spectacle commencera par les *Amoureux de Catherine*. Le soir, Mlle Chensl, avant de prendre son congé, chantera *Sapho*, qui, grâce à son interprétation incomparable, vient de s'installer avec éclat au répertoire de la salle Favart; MM. Fontaine et Jean Périer compléteront une distribution hors de pair.

Mlle Berthe Lamarc, qui jouera *Louise* le mois prochain, chantera *Madame Butterfly* le jeudi soir 17 août.

Comédie-Française. — Aujourd'hui mardi, soirée à 8 h. 1/2, le *Marquis de Priola*; MM. Raphaël Duos, Léon Bernard, Falconier, Paul Numa, Georges Le Roy, Hieronimus, Allieux, Jean Guillon, Mmea Cécile Sorel, Delvaux, Gabrielle Robinne, Cherbay, M. Chazet, Mme Roussel.

MARDI 25 JUILLET

Comédie-Française. — A 8 h. 30, le *Marquis de Priola*. Opéra-Comique. — Relâche. Athénée. — A 8 h. 30, *Louise*. Apollo. — A 8 h. 35, *Rip*. Grand-Guignol. — A 8 h. 40, le *Château de la mort lente*. Gymnase. — A 8 h. 45, la *Charrette anglaise*. Théâtre Impérial. — A 8 h. 45, le *Secret de Samson*. Théâtre Marigny. — A 8 h. 30, la revue. Neuvel-Ambigu. — A 8 h. 15, la *Cheminée*. Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 15, la *Flambée*. Palais-Royal. — A 8 h. 30, le *Voleur de nuit* (Sacha Guitry, Charlotte Lysès); *Où allons-nous ce soir?* (Mat. Jeudi et dim.) Renaissance. — A 8 h. 10, l'*Hôtel du Libre Echange*. Trianon-Lyrique. — Relâche. Variétés. — A 8 h. 30, la *Revue et l'Ecole du Platon*. Vandœuvre. — *Jules César*. Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Omnia-Palace. — *Porfature*; *Vieux papiers* (comédie). Actualités militaires. Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

L'utilisation de la main-d'œuvre militaire

Le sous-secrétaire d'Etat à l'Artillerie vient de prendre une décision aux termes de laquelle sera, désormais, interdit l'emploi d'ouvriers mobilisés pour l'exécution de tous travaux susceptibles d'être confiés à des femmes.

En conséquence, à partir du 20 août prochain, les conducteurs de la main-d'œuvre retireront d'office les ouvriers militaires employés auxiliaires travaux, après un préavis fixé par eux et qui ne dépassera pas huit jours. Les ouvriers récupérés seront dirigés sur un dépôt de métallurgistes pour y recevoir une nouvelle affectation. Cette mesure est évidemment la suite naturelle des récentes circulaires relatives à l'emploi de la main-d'œuvre féminine, et elle prouve que les meilleurs résultats en ont été obtenus.

Ajoutons que les travaux réservés aux femmes seront désignés par le sous-secrétariat d'Etat de l'Artillerie et des Munitions. Une première liste a été publiée dans le *Bulletin des Usines de guerre*, n° 13, du 24 juillet 1916. Cette liste comprend diverses opérations intéressant la fabrication des obus en acier forgé de 75 à 120; celle des gaines; l'emboutissage des bouchons de gaines-relais; les étuis à balles de 75 C. A.; les douilles de 75; les tubes porte-amorces de 75; les bombes L. S. et D. L. S. et les fusées en laiton.

Faits divers

PARIS

Ecrasée par un tramway. — Vers midi, hier, une femme, dont l'identité n'a pu être établie, a été renversée par un tramway de la ligne « Auteuil-Saint-Sulpice », en face du numéro 45 du boulevard Garibaldi.

Les roues du lourd véhicule passèrent sur le corps de la malheureuse, qui ne tarda pas à rendre le dernier soupir.

Dans les fortifications. — Dans la matinée d'hier, vers 10 heures, les gardiens de la paix ont trouvé, dans le fossé des fortifications, boulevard Jourdan, une dame Marie Hamon, âgée de quarante-cinq ans, domiciliée 12, rue Guillemillot.

Cette malheureuse, qui a dû tomber du haut du talus, avait les jambes brisées, et c'est dans un état grave qu'elle a été admise à l'hôpital Broussais, salle Broca.

DÉPARTEMENTS

Les cambrioleurs. — DRAGUIGNAN. — La nuit dernière, des malfaiteurs, restés inconnus, ont cambriolé le greffe du tribunal civil et brisé le coffre-fort. Le montant du vol est important.

Déserteur et cambrioleur

Mobilisé au 3^e bataillon de marche, à Lyon, Marcel Moussu désertait en février 1915. Réfugié à Paris, il revêtit l'uniforme de lieutenant de spahis. Le jour, il fréquentait les salons et les pensions de famille des quartiers chics; la nuit, il cambriolait les villas inhabitées de Neuilly, Ville-d'Avray, Asnières, Saint-Cloud, Juvisy, etc. Il comparait, hier, devant les assises de la Seine. Il a été condamné à vingt ans de travaux forcés et dix ans d'interdiction de séjour. Le déserteur est en outre réclamer par un conseil de guerre et deux parquets de province.

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes qui lui sont envoyées par ses correspondants et lecteurs sur

La vie sociale — La vie artistique — Les procès importants — Les accidents graves — Les événements locaux — La vie économique — Les sports — Tous faits pittoresques

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— Aujourd'hui sera célébré l'anniversaire de la naissance de S. M. la reine des Belges.

Les dames de Bruxelles, qui avaient bradé, à cette occasion, une magnifique écharpe aux couleurs nationales, enrichie d'emblèmes patriotiques, ont trouvé le moyen de faire parvenir, à la date voulue, leur cadeau à la souveraine.

MARIAGES

— On annonce les fiançailles de Mlle Marie-Louise Damsel, avec le lieutenant Videler du 30^e d'artillerie, fils du chef de bureau au ministère de la Guerre, officier de la Légion d'honneur, et de Mme Videler, tous deux décorés.

NAISSANCES

— La marquise de Lespinois, née de Sesmaisons, a donné le jour à un fils.

— Mme Pierre Tassei, née Maillet, femme du capitaine au 31^e d'infanterie, a mis au monde un fil., qui a reçu le prénom de Michel.

DEUILS

— On apprend la mort du docteur Ernest Burt, décédé en son domicile, 14, boulevard Argenson, à Neuilly. Ses obsèques auront lieu jeudi 27 juillet, à 9 heures, église Anglaise, boulevard de Neuilly, Neuilly-sur-Seine.

Nous apprenons la mort :

De M. Pierre Niobry, décédé âgé de vingt-huit ans, ancien du général Le Pelletier de Woillemont.

De M. Pierre Dabry, ancien directeur à Paris de l'École Vénétien, ancien directeur de la Vie catholique, engagé volontaire comme infirmier, mort à l'âge de cinquante-deux ans des suites d'une maladie contractée dans un hôpital du front.

Du chef de bataillon d'infanterie Georges Poirier, officier de la Légion d'honneur, deux fois cité à l'ordre de l'armée.

De M. Alfred Prévost, conseiller référendaire à la Cour des Comptes.

Du sous-lieutenant André de Beaumay, du 1^{er} d'infanterie, mort pour la France, sous Verdun, le 8 juillet, âgé de vingt-deux ans, fils du commandant de Beaumay, tué à Tabour en octobre 1915.

Du capitaine-commandant Blois de Maisonneuve, mort à l'hôpital militaire d'Orléans.

De Mlle Valentine Grandgeorge, fille de M. et Mme Gaston Grandgeorge.

Les Sports

CYCLISME

L'U.V.F. à Lyon. — La réunion organisée par la Comité lyonnais de l'U.V.F., comme « Revanche de la Roue d'Or », a obtenu un gros succès, malgré la défection, survenue à la dernière heure, de l'équipe Ali Nefatti-Samyn. L'équipe Rousseau-Bétemps s'est classée première, couvrant les 200 kilomètres en 5 h. 38 m., et n'a été vainqueur de l'équipe Guiraud-Vignat qu'au sprint, à deux longueurs, et en effectuant les derniers 200 mètres en 14 secondes. Bertrand-Christ se sont classés troisièmes à deux tours, et Seydoux-Casas quatrièmes, à deux longueurs, avec un tour de retard.

ATHLETISME

La réunion interrégionale de la F.G.S.P.F. — La réunion de Gentilly a remporté un très légitime succès. Les concurrents de province ont mis en échec les Parisiens dans nombre d'épreuves; Vassord, de l'A.S. d'Orléans, a remporté nettement le saut en longueur; Carrier, d'Enghien, le 100 mètres. Les secondes places dans le 400 mètres, le 1.500 mètres et le 3.000 mètres sont pareillement revenues à Enghien-Sports et au M.C. du Vésinet. Résultats :

100 mètres : 1. Carrier (Enghien-Sports), 2. Bigou (J.A.M.), 3. Hamelin (E.S.). — 400 mètres : 1. Bordes (S.L. Vaugirard), 2. Carrier (E.S.), 3. Dupont (E.D.L.). — 1.500 mètres : 1. Henri Protals (E.D.L.), 2. Gouilleux (E.S.), 3. Morel (U.A.P.A.). — 3.000 mètres : 1. L. Protals (E.D.L.), 2. Christy (M.C.V.), 3. Dreux (E.V.). — 200 mètres haies : 1. Dupont (E.D.L.), 2. A. Delpierre (J.A.M.), 3. Baulez (E.S.B.). — Saut en longueur : 1. Vassord (Arago Sports Orléans), 2. Gouilleux (E.S.). — Saut en hauteur : 1. Coulon (M.A.), 2. Delpierre (J.A.M.), 3. Dorel (S.L.V.). — Poids : 1. Coulon (M.A.), 2. Savajol (E.S.B.), 3. Pincemin (U.A.P.A.). — Grenade : 1. Savajol (E.S.B.), 2. Gauthier (E.D.L.), 3. Coulon (M.A.).

LAWN-TENNIS

Championnat de la F.G.S.P.F. — La deuxième journée du Championnat de la Fédération Gymnastique et Sportive des Patronages de France a donné les résultats suivants :

Simple, demi-finales : Lucan bat Port, 6-2, 6-1; Gauthier bat Ross, 6-1, 6-3. Doubles, demi-finales : Port-Emery bat Haffez-Denis, 6-4, 6-3; Lucan-Gauthier bat Kieberg-Loyel, 6-3, 6-2. — Finale : Lucan-Gauthier bat Port-Emery, 1-6, 6-2, 6-2.

ESCRIME

Concours de fin d'année. — Le concours d'escrime de fin d'année a donné les résultats suivants, pour l'Ecole Centrale : Fleuret : 1. Cadenev, 2. Del Priore, 3. Sterling.

Le concours d'escrime de fin d'année du Lycée Janson-de-Sailly a donné les résultats suivants : Seniors : 1. Moksed, 2. Chatoney, 3. H. Bompard, 4. A. Reibenberg. Juniors : 1. E. Bompard, 2. ex-æquo, M. Pellé et Y. de Ranot, 4. Rudge.

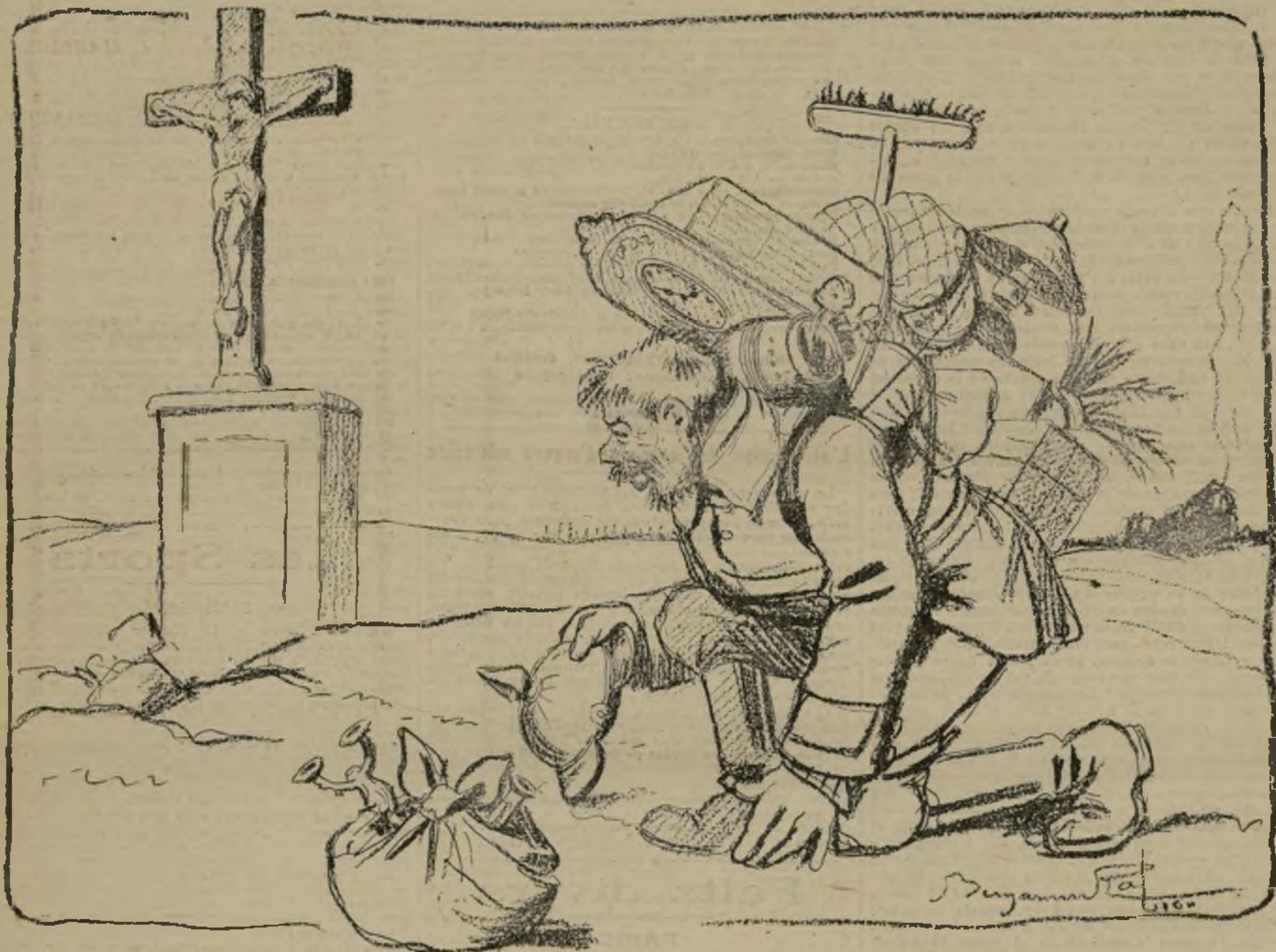
C'est le Lycée Janson-de-Sailly qui, cette année, est champion de France au fleuret.

AERONAUTIQUE

Concours de l'Ecole supérieure d'aéronautique. — Les candidats à l'Ecole supérieure de mécanique et de construction aéronautique sont informés qu'un concours d'entrée aura lieu en octobre prochain, dans les conditions du programme de 1913, modifié en 1914. Un certificat constatant leur admission sera remis aux candidats reçus, qui entreront de droit lors de la réouverture, à la fin des hostilités. Les examens auront lieu dans les locaux de l'Ecole, 92, rue de Clignancourt.

BACCALAUREATS par correspondance. Notice-Programme gratuite. ATOUT et CASÉTEX. Ed. V. DURUY, 2, rue Bleue, Paris (8^e).

Le calvaire, par BENJAMIN RABIER



PIÉTÉ BOCHE

FEUILLETON D'EXCELSIOR DU 25 JUILLET 1916

LA CAGE D'ACIER

Roman Inédit

PAR

MAURICE LANDAY

CHAPITRE XXIV

L'énigmatique menace de Li-Pou-Fang

Alors, Argirh hurla de toutes ses forces :

— James!... James!... Sauvés!... Nous sommes sauvés!...

Perry, en entendant dans un murmure, ces mots supérieurement consolateurs, crut tout d'abord qu'il rêvait...

Mais non, l'appel de John Argirh retentit à nouveau.

Sauvés!... Ils étaient sauvés!...

Perry joignit les mains et articula faiblement les premiers mots d'une ardente prière...

Que faisait Li-Pou-Fang, qui était à cent lieues de se douter qu'Argirh était occupé à se soustraire à ses menaces... à la mort qu'il lui avait choisie...

En rentrant dans ses appartements, le terrible Chinois questionna un de ses serviteurs, qui, en l'apercevant, avait couru à sa rencontre.

— Celui que j'attends est là ?

Le serviteur s'inclina, et, précédant respectueu-

sement son maître, conduisit celui-ci dans la partie la plus reculée des appartements, celle-là même dans laquelle nous avons une fois déjà introduit le lecteur...

Comme le serviteur chinois soulevait devant Li-Pou-Fang une épaisse portière de soie, un cri de joie, cri rauque et quasi sinistre, fut jeté par celui vers qui le maître du Charleston chinois marchait à petit pas glissés sur les nattes jetées à profusion sur le parquet d'ébène.

Ce cri, c'était Widderski qui venait de le pousser...

Marchant à la rencontre de son hôte, le père de Jean, tout vibrant d'impatience, questionna :

— A-t-on réussi ?

Un atroce sourire crispé tordit les lèvres de Li-Pou-Fang...

D'une voix fluette, il répondit, très maître de lui, et après s'être confortablement installé sur un divan encombré de coussins tendus de merveilleuses soies brochées :

— Li-Pou-Fang réussit toujours en toutes choses.

— Argirh ?... Perry ?...

— Enfermes !... Mures !... dans le pavillon du cabinet blindé...

— Miss Edith ?...

— A cette heure, suspendue entre la vie et la mort...

— A-t-elle écrit cette lettre ?

— Je l'ignore... mais nous ne tarderons pas à le savoir... J'attends des nouvelles...

— Et si elle ne l'écrivait point ?

— Argirh mourrait...

— Et elle ?...

— Sur son sort, je n'ai encore réellement rien décidé... Je dois avouer qu'elle est pour moi quantité négligeable... Sa mort ne me paraît pas nécessaire pour l'instant.

— Donc, si elle refuse d'écrire cette lettre ?...

— Je t'ai déjà répondu à cette question.

— Oui, c'est vrai... bredouilla Widderski fort troublé...

Après un silence, il poursuivit :

— Et James Perry ?

— Il ne mourra qu'après avoir rempli sa mission.

— Il faut qu'il meure pour que ce que j'ai projeté réussisse...

— Il mourra à l'heure qui te paraîtra la plus favorable...

Et, ce disant, Li-Pou-Fang, à l'aide d'une baguette de bois de fer, frappa sur un gong...

Immédiatement un serviteur apparut...

Le Chinois lui fit signe d'approcher, lui glissa quelques mots à voix basse...

L'homme se prosterna et, trébuchant, s'éclipsa...

Quelques instants après, il introduisit le hideux Littleman.

Après avoir désigné une place sur le divan au nouvel arrivant, Li-Pou-Fang interrogea :

— Les contrats sont prêts ?

— Ils le sont.

— Donne.

Le Boche tendit au redoutable mandarin une liasse de paperasses que celui-ci dévora littéralement du regard...

Ses traits exprimèrent bientôt sa satisfaction...

S'adressant à Widderski, il dit :

— Pour des raisons qui doivent rester secrètes jusqu'à nouvel ordre et sur les ordres exprès de son Excellence l'attaché militaire allemand à Washington, il a été décidé que tu serais, au lendemain de la mort de John Argirh, nommé directeur des usines d'Argirh-City...

— Comment cela ?...

— Ne m'interroge point...

— Argirh mort, sa fille hérite de lui...

— Certes... Mais, Argirh mort, nous ne cachons pas cette nouvelle à la jeune fille... Nous lui tenons alors ce langage : « Si tu ne veux point que celui que tu aimes subisse le sort auquel n'a pas

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation théâtrale et cinématographique rigoureusement réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

Ayuntamiento de Madrid

BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

du 24 juillet 1916

Le temps est resté couvert hier dimanche et aujourd'hui, sans pluie cependant ; c'est un temps excellent pour la rentrée des fourrages et aussi pour les récoltes à rentrer et celles qui mûrissent.

Peu de monde à notre Bourse et affaires limitées aux huiles de lin, dont la cote est fixée à 131 fr. acheteurs, et au suif indigène coté 118 à 150 fr. restant demandé à 150 fr. Le stock à Paris de l'huile de lin est de 13.300 quintaux ; celui du colza à 1.200 quintaux.

Les sucres sont moins demandés par l'épicerie, qui se contente de 100 quintaux au lieu de 500. On pourra ainsi augmenter la provision du Syndicat qui fournit la province de façon insuffisante.

La cote officielle des métaux a été fixée comme suit : cuivre, 337.50, sans changement ; étain, 520 et 528, contre 523 et 531 la semaine précédente ; plomb, 87.50 et 88, contre 85.50 et 85 fr. ; zinc, 175 et 245, contre 147.50 et 217.50, soit en hausse de 27.50 sur la semaine précédente.

Nous empruntons à l'Eclair les cours suivants des vieux métaux pratiqués à Paris : fonte mécanique premier choix, 26 fr. ; mécanisme ordinaire, 23 fr. ; rognure de tôles neuves, 21 fr. Il y a vendeurs de vieux bronzes mécaniques à 360 fr. de cuivre rouge non étamé à 375 fr. ; fondu en mitraille à 220 fr. les 100 kilos. A Lyon, la cote est fixée comme suit pour les principaux articles aux 100 kilos : fonte mécanique, 17 à 18 fr. ; fonte marmite ou brûlée, 9 à 10 fr. ; aciers et bandages, 18 à 20 fr. ; débris de chevaux, 11 à 15 fr. ; cuivre rouge, 270 à 280 ; étain, 265 à 270 ; bronze, 270 à 280 ; cuivre jaune lustré et léger, 120 à 130 ; bronze, 270 à 280 ; plomb en luyau, 265 à 270 ; en feuilles et en tout venant, 65 à 70 ; mitraille d'étain, 300 à 310 ; papier chocolat, 250 fr. ; capsules de bombes, 100 fr. ; mitraille d'aluminium, 300 à 370 fr.

Tout commerçant sait que le Brésil est le pays le plus important comme producteur de café. La récolte dans l'Etat de São Paulo est évaluée entre 10 et 11 millions de sacs, et cette estimation très élevée exerce une influence défavorable sur les cours. Les stocks visibles de café dans le monde entier étaient évalués, au 1^{er} juin, à 7.770.000 sacs contre 8.381.000 le 1^{er} mai et 8.235.000 sacs le 1^{er} juin 1915.

INFORMATIONS ET NOUVELLES

Un décret, rendu en Conseil d'Etat et promulgué le 21 juillet, prohibe, sauf pour le compte de l'Etat, l'importation en France et en Algérie, sous un régime douanier quelconque, des produits d'origine ou de provenance étrangère dont la liste comprend des bois et des métaux, savoir : platine, aluminium, fer, acier, fonte, cuivre, plomb, étain, zinc, nickel, mercure, antimoine et leurs dérivés, composés, alliages, minéraux non dénommés.

METALLS A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili, disp. 90, liv. 3 mois 88 ; étain, comptant 166 1/2, liv. 3 mois 166 7/8 ; zinc, comptant 49 ; argent, l'once 31 gr. 1.035, 29 d. 7/8.

La Bourse de Paris

DU 24 JUILLET 1916

On est toujours calme, mais, toutefois, un peu plus d'animation prévient dans plusieurs compartiments.

Notre rente 5 0/0 s'améliore un peu à 90,78 contre 90,60 ; la 3 0/0 se retrouve à 64,60. Aux emprunts étrangers, le Russe consolidé, très recherché, gagne un point à 77 ; 1909, 79,25. L'Extérieure espagnole est indécise à 98,30 ; Serbe 4 0/0 très ferme à 50,25.

Banques peu traitées : Foncier, 695 ; Comptoir, 793, Aux

Chemins français, le Nord passe de 1.460 à 2.500 ; Est, 815 ; Midi, 950. Lignes espagnoles sans intérêt : Saragosse, 430. Sur des indications plus favorables concernant le métal, le Rio se ressaisit de 1.733 à 1.740.

Industrielles russes irrégulières : Briansk, 360 ; Hartmann, 415 ; Platine, 480 ; Tchaï, 1.100 au lieu de 1.120. Rien à noter sur les caoutchoutières. Diamantifères calmes : de Beers 312.

COURS DES CHANGES

Londres, 28 1/2 ; Suisse, 111 1/2 ; Amsterdam, 211 ; Pétersbourg, 129 1/2 ; New-York, 500 1/2 ; Italie, 91 1/2 ; Barcelone, 508 1/2.

DEMANDEZ

LA TOURISTE

BANDE MOLLETTIERE

SPIRALE EXTENSIBLE

La Seule

TROIS COURBES

Supprimant tout glissement.

1^{re} Qualité : Marque Or. 2^{de} Qualité : Marque Rouge.

En Vente dans les Grands Magasins et toutes Maisons de Chaussures, Bonnettes, Sports.

Gares : La Touriste, Paris.

VIN de PHOSPHOGLYCERATE de GHAUX

DE CHAPOTEAUT.

FORTIFIANT STIMULANT

Recommandé Spécialement aux

CONVALESCENTS, ANEMIÉS, NEURASTHÉNIQUES, Etc., Etc.

Dans Toutes les Pharmacies. VENTE EN GROS : 6 RUE VIVIENNE, PARIS.

CHEMIN DE FER D'ORLEANS

Station thermale de Nérès-les-Bains

La station thermale de Nérès-les-Bains, desservie par la gare de Chamblay-Nérès (ligne de Montereau à Gannat), est reliée à cette gare par un service automobile jusqu'au 30 septembre 1916.

Les voyageurs peuvent obtenir dans les gares du réseau d'Orléans des billets directs pour Nérès et vice-versa. Les bagages sont enregistrés directement.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volument.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Mesdames !

Si vous souffrez d'affections abdominales ou d'obésité, portez la nouvelle *Cinture-Maillot de D'Clavans*. Plaque illustrée adressée gratuitement sur demande. Etab^{ls} C.-A. Claviers, 234, Faubourg Saint-Martin, Paris. Applications tous les jours, de 9 h. à 7 h. p. Dames Spécialistes.

Maladies de la Femme

LA METRITE



Toute femme dont les règles sont irrégulières et douloureuses, accompagnées de coliques, maux de reins, douleurs dans la bas-ventre ; celle qui est sujette aux Pertes blanches, aux Hémorragies, aux Maux d'estomac, Vomissements, Renvois, Aigreurs, Manque d'appétit, aux idées noires, doit craindre la METRITE.

La femme atteinte de Métrite guérira sûrement sans opération en faisant usage de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Le remède est infailible à la condition qu'il soit employé tout le temps nécessaire.

La Jouvence de l'Abbé Soury agit la Métrite sans opération parce qu'elle est composée de plantes spéciales, ayant la propriété de faire circuler le sang, de décongestionner les organes malades en même temps qu'elle les cicatrise.

Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'Hygiénisme des Dames (la boîte 1 fr. 50).

La Jouvence de l'Abbé Soury est le régulateur des règles par excellence, et toutes les femmes doivent en faire usage à intervalles réguliers, pour prévenir et guérir : Tumeurs, Cancers, Fibromes, Mauvaises suites de couches, Hémorragies, Pertes blanches, Varices, Hémorroïdes, Phlébites, Faiblesse, Neurasthénie, contre les accidents du Retour d'Âge, Chaleurs, Vapeurs, Etouffements, etc.

La Jouvence de l'Abbé Soury dans toutes pharmacies : la boîte, 4 fr. ; franco gare, 4 fr. 60 ; 3 boîtes, expédiées franco gare contre mandat-poste 12 fr. adressé l'abbé Mag. DU MONTIER, Rouen.

(Notice contenant renseignements gratuits) 282

ABONNEMENTS DE SAISON

Afin d'éviter à nos lecteurs les inconvénients qu'ils pourraient rencontrer pour se procurer EXCELSIOR dans certaines localités, nous avons créé des abonnements de saison au tarif suivant :

	FRANCE	ETRANGER
1 semaine.....	1 fr.	2 fr.
15 jours.....	1 75	3 50
1 mois.....	3 50	7 fr.

Dans l'impossibilité de faire recouvrer ces sommes, nous prions nos souscripteurs de vouloir bien accompagner leur demande du montant de leur abonnement.

déchappé ton père, cède-nous Argirh-City et ses environs... » Elle donnera tout ce qu'on voudra pour sauver James Perry des tortures qui l'attendent... Au besoin nous pourrions, devant elle, donner à ce généreux avant-gout des supplices que nous lui réservons...

« Elle cédera, je te répète...
Un contrat de vente que voici sera signé, enregistré...

« Les usines nous appartiendront... C'est alors que tu en seras nommé directeur...
— Et que deviendra Edith ?
— Elle sera, par mesure de prudence, conduite secrètement en Chine...
— En compagnie de Perry ?
— Si tu n'y vois pas d'inconvénient ?
Mais Widderski, écumant, s'écria :
— Et sans avoir pu voir et faire souffrir le père, je saurais, je verrais la fille heureuse?...
— Ce sera à toi de trouver le moyen de satisfaire tes désirs de vengeance...
— Alors, elle agonisera, la petite... car j'ai le moyen de lui briser le cœur...
— A ton aise... Mais signe cet engagement qui te lie à nous...
Li-Pou-Fang tendit un réseau à Widderski, qui s'en empara fébrilement et signa sans lire ce qu'on venait de placer sous ses yeux...
— Maintenant, ajouta Li-Pou-Fang, toujours et de plus en plus mystérieux, la réalisation de notre plan va nous demander quelques jours... Durant ce temps, il ne faut pas que les usines d'Argirh-City continuent à produire... Je me charge d'empêcher cela comme je me suis chargé du reste... Mais je ne puis rien faire avant la nuit tombée... Et nous n'avons plus rien à nous dire...
— Pardon, s'écria Widderski, et ce Jack Arvinson ?
— Il sera mort au crépuscule de demain... S'il ne l'est pas déjà, foudroyé par la peur et la terreur.
— Un de moins... Et Wo-Li-Wo ?
— Il est en observation...

— Allons, tout va pour le mieux... Notre kaiser sera content de nous...

Widderski et Littleman prirent congé de Li-Pou-Fang...

Siôt après le départ des deux Boches, l'infâme Chinois se jeta littéralement sur le traité que venait de signer Widderski, il se jeta sur ce traité comme un tigre sur une proie longtemps convoitée...

Un hideux sourire passa sur ses lèvres exsangues...

Et il murmura :
— Le mieux, en ces sortes d'affaires, c'est qu'il ne reste aucune trace, d'aucune sorte...

CHAPITRE XXV

Une partie de chasse qui finit tragiquement

Jean Widderski, après avoir une dernière fois salué, d'un geste amical, miss Edith, avait suivi d'un regard chargé de tendresse l'élégante auto qui emportait la jeune fille vers l'abominable piège que Li-Pou-Fang, avec la complicité du vieux Fau-Li-Tou, avait réussi à lui tendre...

Il ne consentit à monter dans sa voiture que lorsque celle de la fille d'Argirh eut disparu à l'un des tournants de la route.

Alors, il ordonna à son chauffeur :
— Chez moi...

Tandis que le chauffeur mettait son moteur en marche, Jean consulta son chronomètre :

— Diable ! déjà onze heures... Tom Juggler et Arthur Smithy doivent s'impatience... Moi qui leur avais promis d'être de retour au plus tard à dix heures et demie... Ces enragés chasseurs de célicés vont me maudire...

Hâtons-nous de le dire, le matin de ce tragique dimanche, Jean, momentanément un peu moins inquiet sur le sort de Jack, avait projeté, avec ses deux plus intimes amis Juggler et Smithy, une partie de pêche à la baleine — cette fa-

meuse et mystérieuse baleine aperçue la veille par Edith et nos autres personnages — en vue des côtes d'Argirh-City et de Charleston.

Le matin, Argirh ayant donné des ordres à ses gens, le fils de Julius avait réquisitionné le canot automobile de l'usiner et y avait fait fixer un canon-revolver et quelques-uns de ces fameux harpons explosibles dont le père d'Edith avait conseillé l'emploi.

Le coté apparissant souvent aux environs de midi, les trois jeunes gens avaient projeté de s'attaquer à lui dès sa première apparition et de ne pas rentrer au port sans le traîner à la remorque derrière leur canot pavoisé...

A onze heures et quart exactement, Jean rentrait chez lui, s'excusait auprès de ses amis impatientes de le voir arriver, froquait ses vêtements de ville contre un coussin en étoffe caoutchoutée et, en coup de vent, entraînant ses compagnons vers la salle à manger où un repas froid mais copieux était servi.

A midi précis, les trois hommes embarquaient dans le canot d'Argirh qui, quelques secondes après, fendait les flots en vitesse...

La mer était calme... Dans le ciel, d'une pureté méditerranéenne, gambait l'astre du jour...

Sur les quais de Charleston quelques curieux stationnaient déjà...

L'expédition de Jean et de ses amis avait été annoncée et des centaines d'yeux scrutaient avec souci l'horizon incendié...

Soudain, une longue clameur s'éleva dans l'air brûlant...

La baleine monstre venait d'émerger des flots, projetant sur le ciel ses deux formidables jets d'eau.

En l'apercevant, Jean poussa un cri de joie et battit des mains comme un bébé...

(A suivre.)

Sur le théâtre des récents succès français devant Péronne



Dans le double but de préparer les futures attaques et de retenir les réserves ennemies, au moment où nos alliés ont engagé une nouvelle bataille acharnée sur leur front, l'artillerie française a rouvert le feu avec plus de violence que jamais contre les positions allemandes. Le plan méthodique de notre commandement, tout en nous permettant de réaliser de nouveaux progrès ces derniers jours, a fait tomber aux mains de nos braves soldats trois canons, plus de 3.000 prisonniers et de nombreuses mitrailleuses.